

# Lectures

Revue mensuelle de Bibliographie critique

Organe du Service des Lectures du diocèse de Montréal et de l'A.C.B.F.

## SOMMAIRE

	<i>Page</i>
<b>IDÉAL ET PRINCIPES</b>	
Réflexions autour de récentes histoires générales du Canada (Suite et fin)..... Marie-Claire Daveluy	353
Les deux livres du mois : une nouvelle initiative de Fides .....	Paul-Aimé Martin, c.s.c. 361
<b>ÉTUDES CRITIQUES</b>	
<i>Le dieu nu</i> de Robert Margerit Rol.-M. Charland, c.s.c.	363
<i>La ville dont le prince est un enfant</i> de Henry de Montherlant.....	Jean-Paul Pinsonneault 366
<b>FAITS ET COMMENTAIRES</b>	
On lit de plus en plus la Bible au Canada.....	371
<b>NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES</b>	
Choix d'ouvrages.....	372
Ouvrages (Voir liste des auteurs, p. 2 de la couverture)	373
<b>BIBLIOTHECA</b>	
Le choix des livres pour les adolescents et l'organisation d'une bibliothèque (Suite et fin)...	Joseph Brunet 393
Carrefour de l'A.C.B.F. aux Trois-Rivières Le Comité des Carrefours	397
Le jubilé d'argent du R. P. Fernand Guilbault, c.s.v. R. L.	398
Liste des fiches de catalogue publiées en janvier et février 1952 .....	399



# LECTURES

REVUE MENSUELLE DE  
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES  
organe du Service des Lectures de l'Action catholique du diocèse de Montréal

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c., aumônier du Service des Lectures  
Rédaction : Jean-Paul PINSONNEAULT, secrétaire du Service des Lectures  
Conseillers: Mme Marie-Paule Vinay, et M. Benoit Baril, respectivement présidente et trésorier du Service des Lectures.

## NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement, de septembre à juin. Les dix livraisons de l'année constituent un tome. Le dernier numéro du tome (soit celui de juin), comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés pendant l'année.

2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalographie. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

### Publication autorisée par l'Ordinaire

#### CANADA :

le numéro ..... \$0.35  
abonnement annuel ..... \$3.50

#### ÉTRANGER :

Abonnement annuel ..... \$5.75

FRANCE : abonnement annuel ..... 900 fr. C.C.P. PARIS 7262-50

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-I — Plateau 833

Société FIDES, 120, Boulevard Raspail — Paris (VIe) — Littre 73-85

## Table alphabétique des noms d'auteurs

ALZIN (J.), 377.	LABAT (P.), 390.	ROLIN (Chan.),
ANGILBERT (F.), 377.	L'ERMITE (P.), 384.	ROUGEMONT (
ARSENIEV (N.), 386.	MAILLET (A.), 385.	ROUQUETTE (R.), 387.
AUDET (L.-P.), 380.	MANCE (M.), 391.	RUMILLY (R.), 356.
BRUCHESI (J.), 353.	MARGERIT (R.), 363.	SAINT-PIERRE (A.), 373.
CHASTEL (G.), 388.	MAURIKA (M.), 384.	SIEGFRIED (A.), 387.
COTTON (G.), 383.	MONIER-VINARD	TEXIER (Chan.), 375.
COURTOIS (G.), 381.	(H.), 374.	TISSERANT (Card.),
DAUPHIN-MEUNIER	MONTHERLANT	376.
(A.), 378.	(H. de), 366.	TRAPP (M. A.), 382.
DAVIGNON (H.), 386.	PARSCH (P.), 375.	VEYRIN-FORRER
FALAISE (C.), 383.	PEETERS (P.), 389.	(T.), 382.
GODINOT (M.-J.), 390.	PEGUY (M.), 389.	VEZERE (J.), 385.
GOURDON (P.), 383.	PIERSON (M.), 382.	***La Vie franco-améri-
GUIDONI (J.), 392.	POLLITZER (M.), 384.	caine, 378.
HERBOT (J.-M.), 384.	RICHOMME (A.), 391.	WAGEMANS (L.), 376.
JOHNS (W.E.), 389.	RIDEAU (E.), 373.	ZELLER (R.), 389.

*Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.*

*Réflexions autour de récentes  
histoires générales du Canada*

(Suite et fin)

— 1951 —

BRUCHESI (Jean) de la Société royale du Canada. — *Histoire du Canada...* [6e édition]. Montréal, Éditions Beauchemin, 1951. 628 pages. Carte repliée, exécutée en 1940, par Jean-Charles Foucher. 22×15cm. Prix : \$4.00.

N.B. — Ouvrage couronné par l'Académie française. L'édition originale (1934-1935), et les quatre éditions subséquentes (1939, 1940, 1942, 1946) ont paru en deux volumes sous le titre : *Histoire du Canada pour tous*.

**M.** Bruchesi ne compte certes pas beaucoup de loisirs en qualité de sous-secrétaire de la Province, écrivain, conférencier, président de sociétés, voyageur chargé de missions culturelles et autres. Mais on voit nettement sa personnalité s'affirmer par cette activité intellectuelle à la fois intérieure et extérieure. Elle le rend l'un des témoins distingués de sa génération. Actuellement, treize ouvrages (dont l'un fut réédité cinq fois) portent sa signature. Auteur attentif au mouvement des idées et des faits, possédant un style aisé, limpide, non sans mordant, il scrute, de préférence, semble-t-il, l'histoire de son pays. Oui, à tout bien considérer, la vocation d'historien a fini par dominer toutes les autres. Car il fut poète jadis, puis journaliste, légiste, professeur... Un jour, on le vit prendre place parmi les hauts fonctionnaires de la Province. Les services qu'il rendit, reflétèrent bientôt, dans leur multiplicité variée, sa culture générale, mais plus particulièrement sa connaissance de notre passé. L'histoire rend lucide l'esprit des hommes d'action. Elle les détermine à agir dans le sens de la continuité, à ne pas plus bousculer les traditions qu'à méconnaître les réalités. M. Bruchesi s'en trouva éclairé sur la route où il s'était engagé.

La sixième édition de son *Histoire du Canada* nous apparaît bien informée et narrée avec sobriété. On y discerne une note

de prudence enveloppant des assertions que l'impartialité de l'historien fait admettre, que cette admission déplaît ou non autour de lui. Circonspection qu'on jugera assez méritoire chez ce Latin à l'esprit vif, et volontiers ironique. Toutefois, il résulte de cette mise au ralenti une certaine monotonie, nonobstant l'élégante correction du style. La conscience professionnelle de l'auteur s'est manifestée dans chaque mise à jour de son œuvre. Elle compte dix-huit ans de mises au point, de retranchements ou d'additions, de lectures de textes, anciens ou nouveaux. Évidemment M. Bruchesi, désirant écrire une *histoire du Canada pour tous*, car seule la dernière édition a omis les mots *pour tous*, n'avait guère à se préoccuper des notes et des références. J'ai fait le compte de celles qu'il a glissées dans la sixième édition : au cours des 650 pages de texte, il s'y trouve 36 notes et une dizaine de références. On ne peut que regretter cette parcimonie en constatant le caractère complémentaire de plusieurs d'entre elles. Aussi bien, pourquoi s'être réclamé de l'opinion courante : « Les notes et les références effarouchent le lecteur moyen, et ne satisfont que le spécialiste. » Je ne suis pas sûre qu'une telle phobie distingue le plus grand nombre des nôtres. Il y a une mesure à garder, mais il faut d'abord reconnaître que personne n'aime à prendre des vessies pour des lanternes lorsqu'il lit l'histoire, et non *des histoires*. L'autorité que l'historien cite à l'appui de révélations assez étonnantes parfois, rassurera le lecteur plus confiant que crédule. Le sens critique de tout lecteur *sérieux* n'est pas inexistant, mais il a besoin d'être stimulé, guidé, redressé. Un revirement d'opinion reste toujours possible. Qu'il ne se produise pas contre l'auteur, voilà.

M. Bruchesi pouvait nous offrir autre chose qu'un ouvrage de bonne vulgarisation. Car on remarque des recherches originales, et certains passages offrent de l'inédit, telle la réflexion sur le *Bref Discours* de Champlain, paru peu après le voyage de celui-ci aux Antilles et au Mexique, « [...] qu'il fit peut-être sous un autre nom ». — Vraiment ? Mais alors pourquoi Champlain a-t-il agi ainsi ? Et s'il y a doute, qui a soulevé le problème ? — Il me semble qu'ici le lecteur moyen s'effarera un peu, se sentant délogé de la confortable position que lui offrait l'histoire à ce sujet. Après tout, quand on lit un historien bien disant le plaisir n'est pas seulement dans l'excellence de la phrase, mais dans sa connaissance de faits bien étayée, dans des jugements historiques qui n'anéantissent point, sans explication, des croyances anciennes bien fondées.

Un mot sur la bibliographie que M. Bruchesi a dressée. Un émondage s'impose vraiment. Aussi des détails essentiels manquent dans certaines notices. La citation des sources dans un ouvrage de valeur n'est pas une tâche superflue. C'est une partie de l'armature que revêt l'œuvre de force et la rend en quelque

sorte invincible. Maîtres très doctes, érudits s'attaquant aux problèmes ardu, tous les familiers de la bonne documentation doivent défiler sous nos yeux. Ils ont facilité à l'auteur la conquête de la vérité historique, conquête si pénible avec ses recherches épuisantes et souvent décevantes.

Quelques inexactitudes se sont glissées dans le texte. Au début de l'ouvrage (p. 65), on parle du chancelier de France, Pierre Séguier qui aurait été l'homme de confiance de Mazarin. Il le fut de Richelieu, en qualité d'abord de garde des sceaux n'accédant à la charge de chancelier que le 19 décembre 1635. En cette même année, Jules Mazarin n'en était qu'à sa deuxième année comme *nonce papal*, en France. Il ne fut, du reste, naturalisé français qu'en 1639, cardinal-diacre en 1641, et ministre en 1642, peu de temps avant la mort de Richelieu.

Aussi (page 66), Madame Claude de Bullion, « la bienfaitrice inconnue » ne fut pas Marquise de Bullion, cette terre n'ayant jamais été érigée en marquisat. Elle fut marquise de Gallardon, mais ne se prévalait point de ce titre.

Je remarque (p. 215) que l'auteur présente le Marquis<sup>1</sup> de la Galissonnière, gouverneur de la Nouvelle-France, comme le mari de Catherine Bégon, cette sœur de l'Intendant Michel, et du Chevalier Claude. Catherine Bégon était la mère du gouverneur de la Nouvelle-France. Celui-ci avait épousé en 1713, Marie-Antoinette de Lauzon (de la famille de notre gouverneur Jean de Lauzon). Elle lui survécut trente ans, étant décédée en 1786, et M. de la Galissonnière en 1756.

Ce sont là des questions de détails à rectifier, et dont on ne peut blâmer, *en premier lieu*, M. Bruchesi. Je retrouve ces inexactitudes chez plusieurs auteurs. Cela me permettra de formuler une remarque générale, lorsque la conclusion de cet article s'imposera.

Dans son *Avis au lecteur* (6e édition), M. Bruchesi pousse cette exclamation à *notre place* : « Encore une histoire du Canada ! » Je crois qu'il se trompe. Nul ne regrette, ne peut regretter qu'il ait écrit cette œuvre dense, qu'il a conduite jusqu'à nos jours, qu'il narre avec simplicité et bon goût. Cela nous fait songer à ce que M. Etienne Gilson disait dans la préface d'un autre récent ouvrage historique de M. Bruchesi, intitulé : *Canada, Réalités d'hier et d'aujourd'hui* : « L'auditoire parisien [de la Sorbonne], déclare l'historien de la philosophie médiévale, n'oubliera pas le maître canadien dont la parole ferme, élégante, toujours pleine d'allant, d'humour et parfois de poésie, l'a tenu

<sup>1</sup> Quelques historiens lui donnent le titre de comte. Le Père Le Jeune dans son *Dictionnaire historique* (Ottawa, 1931) nous donne la date de 1658, comme étant celle de l'érection en marquisat de la seigneurie des La Galissonnière.

sous le charme au printemps de 1948... » Puis, plus loin : « Telle est la vertu de l'histoire, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être. Ni attaque, ni plaidoyer, mais, vue juste et raisonnée des événements, elle sait ici choisir les faits significatifs et les situer dans une perspective qui en découvre la valeur exacte. »

Un bel éloge ! Qu'y ajouter ?

— 1951 —

RUMILLY (Robert) de l'Académie canadienne-française. *Histoire du Canada*. Paris, [Editions de] la Clé d'or, 8, rue Grégoire-de-Tours, 1951. 592 pages. [2 cartes]. 19.5×12.5cm.

N.B. — Edition originale. On n'y trouve aucune citation de sources, ni bibliographie, ni index.

Les labeurs intellectuels d'envergure n'effraient point M. Rumilly. La liste de ses œuvres s'allonge depuis quelques années. Toutes ont nécessité des recherches, une pénétration intelligente de divers milieux et époques, l'assimilation d'idées, de coutumes, de traditions ayant évolué chez des coloniaux s'acheminant vers la souveraineté nationale. M. Rumilly comprend beaucoup de choses, en devine davantage, explique sans longueurs, et poursuit sa tâche d'historien d'une main alerte, les yeux bien ouverts. Peut-être n'a-t-il pas observé avec sa perspicacité habituelle la conduite ou l'attitude de notre clergé. Nous ne sommes pas sans éprouver un certain malaise lorsqu'il expose leurs gestes, leurs réactions, et même leurs intentions, ce qui est un domaine bien délicat à explorer.

M. Rumilly nous donne son étincelante *histoire du Canada* couvrant 583 pages, peu après la publication du 23<sup>e</sup> volume de *l'histoire de la province de Québec* dont le premier volume date de 1941. Il y a là de quoi étonner, même de bons travailleurs. Je tiens à souligner l'admirable constance de M. Rumilly à se diriger chaque jour vers sa table de travail. C'est un exemple, et il rejoint en cela les rares auteurs de chez nous, dont la tension cérébrale n'a point de cesse autour d'œuvres longuement méditées, remises vingt fois sur le métier et envisagée, néanmoins, une fois créées, avec un sentiment de déception. Elles leur semblent ainsi qu'une sorte de symphonie inachevée.

C'est un ouvrage de haute vulgarisation que la *Chronique du Canada* de M. Rumilly. C'est son droit d'en agir ainsi comme c'est le nôtre de manifester le regret qu'il n'ait pas tenté de satisfaire à la fois le grand public et les érudits. Il le pouvait si bien avec sa puissance de travail, ses connaissances, sa facilité de bien étoffer un texte, son style aisé, lucide, son style-éclair, dirai-je, en songeant à sa dernière œuvre aux phrases brèves, musclées

qui n'enferment que l'essentiel, qui vont se multipliant, se heurtant, rapides et d'une élégante netteté. Il y a, du reste, une autre raison de formuler un tel souhait. La vulgarisation historique demeure le recours d'auteurs, sauf quelques exceptions et qui s'en expliquent, ne tenant pas plus qu'il ne faut à travailler avec des documents de première main, se contentant de consulter sur eux les ouvrages publiés par des savants. Ils n'ont encore à leur crédit aucune recherche ni découverte originale. Ils ne se préoccupent nullement de critiquer, à l'occasion, pièces d'archives, éditions originales, éditions critiques d'œuvres anciennes fondamentales. L'appareil critique, dans leurs ouvrages, est réduit au minimum, et souvent n'apparaît pas du tout. Toutes dispositions, sinon la dernière, allant à l'encontre des méthodes de travail de M. Rumilly, croyons-nous. J'ajoute encore : nous n'avons pas atteint chez nous une de ces périodes de créations achevées où s'affirme un groupe imposant d'écrivains et de savants, une période semblable, par exemple, à celle où un Jacques Bainville, pour ne citer qu'un esprit supérieur du XXe siècle, reprend et vulgarise l'histoire du long passé de la France, afin de mieux y voir, puis d'expliquer les temps où il vit. Non, nous en sommes à l'heure des patientes édifications, de la composition d'œuvres s'appuyant sur des autorités difficiles à contredire. Quelques maîtres font appel à la philosophie de l'histoire, présentent des vues et des jugements d'ensemble, comme en témoigne l'œuvre magnifique du Chanoine Groulx, dont nous avons parlé dans cette étude. En un mot, il faut, *le plus souvent possible*, que notre histoire, dans ses œuvres de valeur, soit rigoureusement scientifique. Elle ne se défendra qu'ainsi contre les misères de l'à peu près, la confortable routine qui n'admet pas de changement en histoire, et la fantaisie d'écrivains ne se donnant jamais la peine d'y voir de près, consciemment ou non.

Il est regrettable qu'une bibliographie, au moins des sources fondamentales consultées n'apparaisse point dans l'œuvre de M. Rumilly. Il est dommage également que ceux qui veulent s'assurer de certains points de vue de l'historien sur tel personnage ou événement, n'y trouvent point de fil conducteur, c'est-à-dire, *un index*.

Quelques assertions nous ont étonnée. Ainsi (p. 61) M. Rumilly déclare : « Ville-Marie (Montréal) doit son existence à leurs *Relations* [les Jésuites]. C'est mettre dans l'ombre de façon marquée le vrai fondateur de notre Cité : Jérôme Le Royer de la Dauversière. Il fut l'élève des Jésuites, nous le savons, un lecteur des *Relations*, comment en douter, mais néanmoins, vers 1635, sans le secours des *Relations* qui n'ont décrit Montréal qu'en 1637, Jérôme de la Dauversière, « qu'il plut à la divine

bonté inspirer »<sup>1</sup>, eut le dessein d'une colonie dans l'île de Montréal pour la conversion et la civilisation des Sauvages de la Nouvelle-France. Puis si le Père Vimont célébra la première messe en 1642, à Montréal, c'est à la demande d'un humble parisien de la Société Notre-Dame. Evidemment, il y a dans les assertions de M. Rumilly, une sorte de demi-vérité. Il tenait à prouver qu'une grande part des succès obtenus dans l'œuvre de la fondation de Montréal, est due aux Jésuites, ce qui est indéniable.

Toujours sur ce sujet, M. Rumilly nous apprend que MM. de la Dauversière et Olier se rencontrèrent pour la première fois « au bureau de Mazarin pour s'en ouvrir [de leur œuvre] au ministre ou à un de ses secrétaires ». J'ai dit plus haut l'impossibilité pour Guilio Mazarini, nonce papal, de s'y trouver à cette date, soit en qualité de Français, soit en qualité de ministre du roi de France. En outre les Messieurs de Montréal n'avaient à demander à personne la permission de fonder la Société Notre-Dame... pas même à la Compagnie du Saint-Sacrement comme d'aucuns inclineraient à le croire. Ils tinrent assez tôt à la faire approuver en haut lieu, ce qui est autre chose.

M. Rumilly se méprend (p. 176) au sujet de M. de la Galissonnière, gouverneur de la Nouvelle-France. Il fut, non le beau-frère, mais le neveu de l'intendant Michel Bégon<sup>2</sup>.

Relativement à la question Jumonville-Washington (p. 186), M. Rumilly prend nettement position. « Georges Washington dit-il, a commencé sa carrière par le meurtre d'un officier canadien. » C'est une question controversée depuis longtemps et reprise récemment par les historiens. Certains déclarent que le problème de l'assassinat de Jummonville demeure encore aujourd'hui sans solution. Si M. Rumilly nous donnait ici, au moins, les autorités sur lesquelles il s'appuie au sujet de la tragique rencontre de 1754, dans la vallée de l'Ohio.

M. Rumilly reste sans conteste l'un de nos historiens brillants et avertis. Sa langue possède une vie saisissante par instants. J'avoue avoir relu beaucoup de pages de sa dernière œuvre. Ses vocables nerveux et colorés redonnent une existence frémissante aux figures évoquées et aux tableaux reconstitués. Plusieurs d'entre nous lui sommes reconnaissants qu'il ait un jour accordé son attention et consacré son effort intellectuel à notre histoire. Il y apporte une contribution importante et d'un caractère original. Quelques-unes de ses œuvres sont déjà considérées comme des sources fondamentales pour l'époque, la localité et les milieux qu'il a explorés le premier dans leur ensemble.

<sup>1</sup> *Les Véritables motifs...* éd. Verreau, 1880, page 14.

<sup>2</sup> BEZARD (Yvonne), *Les Bégon*. Paris, Albin Michel, 1932. (Collection *Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV.*)

## CONCLUSION

Somme toute, c'est une entreprise ardue, une longue montée semée d'obstacles que d'écrire la dramatique histoire de notre pays. Des lacunes d'information, même élémentaire, et l'absence de recherches érudites, surtout nombre de problèmes non résolus, abondent et entravent le travail de l'historien présentant une vue d'ensemble de nos annales.

Cependant les trois récentes histoires générales du Canada, écrites par des auteurs de chez nous — je ne parlerai que d'elles en terminant cette étude — fournissent un apport remarquable à notre littérature historique. Ces œuvres ne font ni double, ni triple envoi les unes avec les autres. Elles ont leur originalité propre et s'avèrent différentes, moins par les dons littéraires particuliers de chacun que par leurs réactions d'intelligence et de sensibilité qui les opposent. Souvent intuitifs, ces esprits utilisent des ressources magnifiques de prévision et de reconstitution là où l'histoire n'a levé aucun coin du voile.

Pour sa part, l'ouvrage du Chanoine Groulx enrichit *l'histoire-synthèse* au Canada. Il rejoint, sans nul intermédiaire qui lui soit comparable, dans l'étude des causes qui régissent les faits, un François-Xavier Garneau. L'on a eu raison de rapprocher ces noms, récemment. Avec les qualités de style différentes, ils appartiennent au groupe d'historiens qui se préoccupent d'expliquer nos annales.

Messieurs Bruchesi et Rumilly redonnent un regain de vie à *l'histoire-récit*, chez nous. Leur ancêtre spirituel ne serait-il pas le narrateur de l'Université Laval de 1855, l'abbé Jean-Baptiste Antoine Ferland? M. Bruchesi écrit à la façon d'un professeur parfaitement renseigné, mais aussi prudent que renseigné. Au fait, cet historien possède peut-être une vocation de diplomate qui s'ignore? Dès qu'il s'agit d'une question suscitant quelque réaction pénible, M. Bruchesi devient discret, sans éclat verbal. Sa plume, facilement incisive, s'adoucit. Son ingéniosité spirituelle se place au service de la vérité qu'il faut tout de même énoncer. M. Rumilly écrit en gentilhomme lettré qui sait dégainer quand une question qui lui tient au cœur est par trop desservie. C'est un historien que son talent de bien dire et un tempérament prompt à réagir, incline aux jugements formulés nettement, aux évocations réalistes, aux portraits d'une fidélité laissant voir les tics du modèle et certains ressorts intimes fort révélateurs. Tous deux *racontent* nos annales avec une intelligence historique bien en éveil, et l'espoir d'atteindre, par une narration agréable et vivante, un public nombreux et divers.

## DEUX REMARQUES FINALES

Plus nous avançons dans la lecture des œuvres dont nous allions parler, plus nous nous convainquons de ce fait : nous manquons d'érudits, d'éditeurs critiques, de commentateurs avertis des textes anciens. Et voici qu'un article d'un savant français<sup>1</sup> me tombe sous les yeux opportunément. Il m'épargne ce souci de m'exprimer avec toute la clarté voulue. On y remarque, et dans un pays, pourtant, de savants archivistes, bibliothécaires et historiens : « [...] nous sommes loin d'avoir répertorié et utilisé tous les documents du passé... A tous égards, leur exploration exige la constitution d'équipes qui obéissent à une idée directrice, sous la conduite d'un inspirateur compétent ». Et, l'auteur continue : « Cet enrichissement du matériel documentaire constitue la tâche propre de l'érudition. Il est devenu commun de dire d'elle beaucoup de mal, et plus d'un historien lui préfère les synthèses provisoires ou les « essais ». *Il importe de rappeler, sans ambages, qu'elle est la base indispensable de notre discipline [l'histoire] et que c'est à elle que s'applique la méthode élaborée définitivement au cours du XIXe siècle et que l'on appelle couramment la méthode historique. Sans érudition, point d'histoire.* »

Voilà qui est formel et d'une vérité qu'on discuterait mal ici. Mais n'est point érudit qui veut. Il y faut des qualités morales de patience, d'attention et de désintéressement qui ne sont pas l'apanage de tous ; aussi, des aptitudes techniques et une formation scientifique, difficiles et assez longues à acquérir comme à bien assimiler. Et pourtant ce sont eux les érudits qui faciliteront les grands travaux historiques de synthèse ou d'analyse. Chaque problème paralysant la marche de l'historien doit être résolu par eux. Chaque étude de détail situant dans la vérité de son temps et de son milieu les personnages qui ont agi sur l'histoire, demande leur assistance et leurs lumières.

Il faut songer sérieusement à ces choses chez nous. Pourquoi ne pas créer, un de ces jours, des cours élaborés, *une sorte d'enseignement supérieur des sciences historiques*. Seules, les disciplines auxiliaires de l'histoire en réclameraient un bon nombre ; les principes de la critique historique, également, ainsi que l'histoire des institutions et du droit. En attendant nous pourrions en appeler aux quelques érudits autodidactes qui existent et travaillent ; nous leur demanderions de se grouper afin de faciliter les tâches nouvelles concernant les questions les plus urgentes à élucider, ou autres travaux analogues.

---

<sup>1</sup> Voir l'étude : *Recherches et Congrès*, par George Lefebvre, dans *la Revue historique* (Paris, 75e année, t. cc. VI, juillet-septembre 1951, p. 2).

Mais de sentir vivement qu'un besoin existe, ne fait pas naître les circonstances qui en favoriseraient l'organisation. Espérons tout de même qu'on ne sème pas toujours sur la pierre et que tout appel vers un progrès culturel finit par recevoir une réponse conforme à ses vœux.

Une deuxième remarque, beaucoup moins importante, est d'un autre caractère. On dit dans certains milieux très cultivés qu'une histoire du Canada définitive n'a pas encore paru chez nous, nonobstant la supériorité des œuvres récemment lancées en librairie. N'y a-t-il pas à cela une raison toute simple et *définitive* : Comment une histoire générale aurait-elle cette qualité, quand on sait que sa dernière conclusion tirée et le livre refermé, il n'est déjà plus à jour, ni dans son ensemble, ni dans ses détails ? La vie n'arrête pas sa marche, ni la recherche érudite ses conquêtes. Félicitons-nous, et c'est déjà beaucoup, que certains ouvrages marquent une étape importante dans la poursuite de la vérité historique. Et je crois, qu'au Canada, quelques-uns de nos auteurs, des morts, des vivants aussi, nous ont apporté une image admirable et véridique de notre passé. Toujours, on les interrogera, et toujours quelques-unes de ces réponses vitales pour un peuple qui veut s'affirmer s'y trouveront incluses.

Marie-Claire DAVELUY

---

## Les deux livres du mois

*Une nouvelle initiative de FIDES*

C'est avec une vive satisfaction que nous annonçons à nos lecteurs la mise sur pied d'un nouveau service à *Fides* : le club des « deux livres du mois ». Ce service est la réponse à un désir maintes fois formulé. Par le triple objectif qu'il se propose, il rencontrera, nous l'espérons, la faveur d'un public qui l'attendait depuis longtemps.

Plusieurs fois dans le passé, des amis de notre œuvre (sociétés, groupements, autorités religieuses) nous avaient conseillé l'organisation d'un tel service. On nous faisait remarquer que *Fides* se devait d'avoir son « Monthly Book Club ». Nos relations avec les grandes maisons d'édition européennes, notre expérience dans l'organisation des bibliothèques et l'orientation des lectures semblaient nous habilitier tout particulièrement pour la direction de ce club. On nous disait que *Fides* se devait, pour compléter son action culturelle, d'offrir chaque mois un choix de quelques-uns des meilleurs volumes de publication récente. On invoquait le

fait que le public est souvent victime d'une publicité qui l'incite à se procurer des ouvrages où l'on excite les passions les moins nobles de l'être humain.

Par les objectifs qu'il se propose, notre service veut répondre à ce qu'on attend de *Fides*. Ces objectifs sont d'ordre culturel, moral et économique. Une double préoccupation d'ordre moral et culturel inspirera le choix des deux livres que nous offrirons chaque mois. Ces livres seront des œuvres de premier plan : ouvrages d'une valeur intrinsèque supérieure, et productions d'écrivains de renom que l'on pourra lire sans crainte d'être blessé dans ses convictions religieuses.

Nos lecteurs nous sauront gré aussi de n'avoir pas négligé un souci d'ordre économique dans l'organisation de notre club. Le prix des livres augmente sans cesse. Nombre de gens en souffrent, les étudiants en particulier. Notre nouvelle formule veut soulager les modestes budgets. Nous avons fixé le prix de nos deux volumes mensuels à \$2.50, frais de port compris. A ce prix, l'abonné bénéficiera en réalité d'un escompte d'environ 40% sur le prix de vente au détail (escompte rarement accordé au public, sauf pour des soldes, et cependant il s'agira toujours de nouveautés de première valeur)<sup>1</sup>.

Destiné au grand public intellectuel, notre club est appelé à rendre de précieux services aux bibliothèques de tout genre et de toutes dimensions. Il guidera les bibliothécaires dans l'achat de leurs livres, il les inspirera dans les conseils à donner aux lecteurs, et enfin — dernier avantage qui n'est pas à négliger — il leur permettra de s'approvisionner sans grever trop lourdement le budget toujours maigre de leur institution.

Paul-Aimé MARTIN, c.s.c.

<sup>1</sup> Nous ne reprendrons pas ici les détails du fonctionnement de notre *Club des deux livres du mois*. On les trouvera exposés à la page 4 de couverture de ce numéro.

### 3e édition

## ÉPOUSE ET MÈRE AVEC MARIE

Le petit livre de madame Duguay est un stimulant qu'il faudrait mettre entre les mains de toutes les jeunes filles. Elles y apprendraient les joies que l'avenir leur réserve et elles se rendraient compte que Marie, qui a été la protection de leur pure jeunesse, sera aussi la garantie de bonheur de leur foyer futur.

Julia Richer.

88 pages : \$0.75 (par la poste : \$0.85)

## Le dieu nu<sup>1</sup>

Une tombe somptueuse mais mal close : voilà d'un mot comment nous résumerions ce roman de Robert Margerit. Avant même que l'auteur ne le prévienne en ses propres termes, tout lecteur intelligent et bien formé saura s'en rendre compte :

« Une tombe mal close, une blessure que rien ne cicatrisera, se sont rouvertes. A tout instant je retrouve malgré moi en toute chose ce que j'ai le plus aimé. » (p. 12)

Eh, dites donc ? Il y a de ces blessures qui n'honorent pas leurs porteurs, et que tout homme honnête a la pudeur de ne jamais exhiber aux yeux du public fût-il dans son être intime un psychopathe sexuel avancé. Ou faut-il penser que nombre de nos romanciers actuels soient atteints d'une sorte d'exhibitionnisme chronique ou qu'on ait déjà épuisé toute la gamme des sentiments corrects et la source des lieux communs pour ne nous servir avec tant de cynisme que des crâneries aussi typiquement immondes ? « Tout a été dit et l'on vient trop tard... », le mot de La Bruyère est vrai dans un sens, mais toujours il reste une façon de redire les vérités éternelles avec un dosage qui provient d'un certain équilibre intellectuel et moral. *Ce qu'on a le plus aimé*, certains souvenirs d'un passé fangeux méritent le plus souvent de n'être pas racontés. Hélas ! le satanisme et le goût du désordre esthétisé polarisent les facultés de nos romanciers. « Il leur faut le mal et le péché, notait Péguy, pour faire des œuvres intéressantes. Moi, je ne travaille pas dans le péché. » De toute évidence, notre monde littéraire, écrivains et lecteurs aussi, a l'âme et la conscience ravagées ; bien plus, il semble avoir perdu la notion même du péché.

Ainsi *le Dieu nu*. C'est le drame tragique d'une âme qu'ont bousculée la guerre et les autres vicissitudes du temps présent. Bruno croit qu'en revivant la plume en main les souvenirs des dix dernières années, il arrivera à immobiliser des images obsédantes, à fixer Jacqueline qu'il a aimée et Marité, sa propre sœur, dans leur vraie nature et dans la réalité de leurs rapports avec lui. « Mais c'est une ambition insensée, souligne-t-il. Nous ne sommes que désordre, inconscience et incertitude. — Je m'y perds. Les mots n'ont pas ce pouvoir de conjuration magique qu'on leur prête. La page écrite est un crible à travers lequel la vie passe ;

<sup>1</sup> MARGERIT (Robert), *Le dieu nu*. Roman. [Paris] Gallimard [c1951]. 295p. 18.5cm. Mauvais

il ne reste qu'une boue noire. » Aveu pénible et compromettant ! Il y a vraiment quoi à démêler en effet ! Un réseau de perplexités psychologiques et d'étranges renversements fait que le lecteur se fourvoie dans l'interprétation des faits et des attitudes tout aussi bien que le narrateur lui-même. Nous avons là un drame sinueux mais non pas inextricable, et qui ne nous livre sa véritable signification douloureuse qu'au moment où ce cœur pensif la discerne enfin.

Ce Bruno n'est qu'un des mille exemplaires du type éternel de René, sans doute évolué. Jeune étudiant de vingt-cinq ans, il ne saurait vivre sans une présence féminine : loin de sa sœur ou d'une autre femme aimée, c'est l'asphysie pour son cœur. Évidemment la conception qu'il a de la femme n'est qu'une sorte d'instinct sadique. Ce qu'il aime chez elle, ce sont avec les parfums sensuels, « un éclat, une certaine ostentation et même une insolence ». « Il me fallait, écrit-il, leurs artifices, le contraste entre les provocations de leurs chairs et leurs fausses défenses, toute cette agressivité des corps autour desquels semble perpétuellement sonner quelque fanfare de combat, etc... (p. 14). — Même faux — ou parce que faux — leur nonchaloir avait bien des charmes : subtiles perfidies, jolies mains volantes, gonflement de gorge sous des étoffes légères, éclairs des jambes, etc... (p. 20). Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! Cette recherche des caractéristiques du beau sexe provient de Marité, sa sœur, qui incarne à ses yeux le Luxe, « tous les luxes, sentimentaux, sensuels et intellectuels. Et c'est probablement pour cela qu'il l'aimait tant ». Triste symbole de l'amour fraternel ! Tout le roman est farci de petites descriptions de décolletés ou de deshabillés téméraires, de privautés amoureuses passablement salaces. On n'est plus surpris d'apprendre par la suite que « l'amour ignore la morale et ses règlements pudibonds », ou qu'une épouse ait le défaut de s'en tenir trop rigoureusement à son « prétendu devoir » en raison du caractère religieux de son mariage. C'est pourtant ce que l'auteur a le plus aimé !

Et Marité, cette « Rose noire » de Bruno, l'être étrange, presque insaisissable du roman ? Très jolie, très intelligente, elle s'occupe de manigancer avec toutes les subtilités de la sounoiserie le destin des autres, particulièrement celui de son frère. Au fond, un mutuel et secret exclusivisme des plus ombrageux. C'est pourtant ce que l'auteur a le plus aimé !

Quant à Jacqueline, femme séparée dont le bellâtre de mari nous paraît d'une sensualité brutale, c'est une jeune femme noble de corps, de cœur et d'esprit. L'éducation trop conformiste que lui a donnée un père autoritaire et calculateur a étouffé sa personnalité et créé chez elle un complexe de prohibition subconsciente et peut-être d'autopunition. Bruno s'en est épris durement, mais voit bientôt toutes ses tentatives à la totalité de l'amour se briser

contre les résistances d'un amour qui se veut uniquement platonique. Le jeune homme, sous le coup des événements et des ruses de l'exclusive Marité, et désespérant à la fin de cette idole « condamnée à une perpétuelle enfance, revient à la « fidèle et patiente » Hélène de Monti qui n'a cessé de l'aimer. La triste note de la conclusion du roman résume cette lente investigation des sentiments confus et des luttes que se livrent le cœur et la chair : « Comme deux cariatides, vous portez ensemble (Marité et Jacqueline) cette grappe de rêves que mes lèvres ont frôlée et dont je n'ai pas satisfait ma faim. » (p. 292)

Dans ce roman, il y a plus encore que cette question de l'influence du dieu nu des Phéniciens, c'est-à-dire de l'amour qui se cristallise ou se décristallise — quel marivaudage cristallographique ! On y trouve une atmosphère existentialiste très lourde épanchée à travers toute l'œuvre. Chez les héros du roman, c'est l'abdication à tout relèvement possible de l'individu prostré ou de la société elle-même, témoins ces quelques lignes qui sont en définitive un procès de notre civilisation et un aperçu très peu réconfortant de son destin :

« Mais à quoi bon ? A quoi bon vouloir transformer la société ? Elle sera toujours monstrueuse, elle ira toujours de plus en plus mal jusqu'à ce qu'enfin la civilisation se détruise elle-même : c'est son destin, et c'est tout ce qu'elle peut faire de bien. En attendant, je ne vois pas pourquoi nous ne nous arrangerions pas simplement de ce qui existe. » — Ainsi parle Marité. (p. 268)

« Ce ne sont pas mes trente-neuf ans qui m'écrasent, écrit Bruno, ce sont ces ténèbres, ce froid. C'est notre époque : cette chute au cœur du noir de la médiocrité, cette société au niveau de la bassesse, ce temps de toutes les impostures. Je le hais. Je le refuse. J'ai choisi l'exil. (p. 131)

« Bien d'autres, comme moi, qui, jeunes, ont cru à la « civilisation », à la « perfectibilité sociale », se souviennent plus ou moins consciemment d'avoir cruellement payé leur naïveté... Je ne crois plus à la société et j'espère qu'elle se détruira elle-même sous les coups de ses bombes qui représentent la pointe du progrès. Serons-nous parmi les anénatis ou du petit nombre des survivants rendus à l'état de nature ? Qu'importe ! Il ne s'agit pas de penser mais de vivre ». (pp. 292-293)

Indéniablement, Margerit a du métier : il est très habile dans sa technique de camper ses personnages, de tisser tout un lacs d'analyses psychologiques dans une trame vraisemblable. Ajoutez à cela une grâce littéraire incomparable qui ressort de son style luxuriant, poétique et musical à souhait. Bref, un roman irréprochable du côté de la forme, mais guère du côté du sujet. Non seulement l'auteur raconte les phases d'un amour morbide, psychologiquement et moralement pervers, mais il paraît s'y complaire formellement. Or pareille réduction de l'esthétique au culte de la forme ne saurait supplanter ou racheter l'aspect moral. La volupté littéraire ne contrebalance jamais adéquatement le sentiment véritable du beau. De plus, M. Margerit s'aventure dans la description d'un de ces cas passionnels que nous aimons mieux

voir analyser par un médecin, un psychiâtre ou un théologien. Ce n'est pas là un terrain nécessairement proscrit à l'homme de lettres, mais a-t-il su doser le sujet avec prudence ? Nous ne le croyons pas. Si l'art, répétons-le, a ses exigences, la morale en a encore de plus impérieuses. Tout compte fait, *le Dieu nu* étale une impudeur froide et systématique, et, comme tant d'autres romans de notre époque une impudeur d'abâtardis et d'insolents.

Rol.-M. CHARLAND, c.s.c.

## *La ville dont le prince est un enfant<sup>1</sup>*

Nul n'ignore avec quelle vigilance un peu oiseuse M. Henry de Montherlant s'est appliqué, depuis le triomphe éclatant de *la Relève du matin*, à décevoir son lecteur et à déconcerter l'admiration par un horripilant et perpétuel recours à l'alternance. Il a peut-être prétendu, non sans quelque naïve présomption, masquer par ce subterfuge les turpitudes d'une intelligence purulente et, par là, s'immiscer à la dérobée dans un public où la morale reçoit encore audience. Mais le sort a voulu que cette duplicité devînt peu à peu le trait caractéristique d'une œuvre dont la physionomie générale évoque assez fidèlement une courbe ondulatoire, et justifiait de bonne heure les réticences de la critique catholique soucieuse de sauvegarder et de promouvoir le respect des hiérarchies, de l'ordre et de la vérité. Il n'y a donc pas à s'étonner outre mesure si la dernière tragédie de l'auteur de *la Reine morte*, dont l'action se déroule dans un climat intermédiaire évoque entre l'héroïsme et la déchéance, le sublime et l'ignoble, la grâce et le péché, laisse certains esprits perplexes entre la sympathie et l'aversion. Prémunis par quelque expérience antérieure et concluante, ils y verront peut-être la manœuvre subtile d'une stratégie suspecte, un de ces clins d'œil abusifs dont fourmille l'œuvre « montherlantienne ». Sachons reconnaître à cette méfiance soupçonneuse de plus nobles causes qu'un pharisaïsme invétéré et une intransigeance puritaine, sans pour autant inciter le lecteur de cet article à stigmatiser une œuvre d'une belle ferveur et d'un profond respect.

De l'expression même de Montherlant, *la Ville dont le prince est un enfant* pourrait être nommée une tragédie du sacrifice. « L'échelle des sacrifices qui se développe de scène en scène au troisième acte est présentée par certains de mes personnages

<sup>1</sup> MONTHERLANT (Henry de), *La ville dont le prince est un enfant*. [Paris] Gallimard [c1951]. 208p. 18.5cm.

Appelle des réserves

comme une échelle qui monte jusqu'à Dieu, écrit l'auteur. » Tombée de la plume du préfacier tout au souci de récuser l'engagement sous quelque aspect qu'il se présente, cette réflexion en dit long sur l'illusoire neutralité qu'entend conserver Montherlant sur le terrain d'héroïsmes qu'on le soupçonne à raison de juger superflus. Elle dissuade le lecteur de prétendre arracher au dramaturge un signe d'adhésion à l'égoïsme dévoyé de l'abbé de Pradts ou à la charité clairvoyante et ferme du Supérieur. En se retranchant dans une réserve aussi équivoque que hautaine, Montherlant nous contraint à ne juger sa tragédie que détachée de lui-même et sur la signification qu'elle prend indépendamment du dessein initial de son auteur.

La triste aventure de ce préfet de division acharné, sous le couvert d'un zèle apostolique et d'une vigilance désintéressée, à rompre une amitié suspecte qui lui fait ombrage peut de prime abord paraître répugnante et même scandaleuse, car le spectacle de l'opiniâtreté avec laquelle l'abbé de Pradts s'emploie à circonvénir une âme démunie et en proie aux affres d'une adolescence fascinée de grandeur présente de l'éducateur chrétien un type avili et odieux. D'ailleurs, la complaisance manifeste dont fait preuve Montherlant dans l'analyse subtile de ce « cas » lamentable n'est pas, il faut en convenir, sans aggraver notre malaise en face d'un personnage nettement inférieur à sa mission d'éveilleur et de pasteur d'âmes. « Avec lui, écrit fort judicieusement un critique français, le sentiment devient passion : celle-ci n'apparaît pas brutalement, mais dans un raffinement d'attentions, pour un jeune garçon, dans lesquelles il devient difficile de distinguer l'amour du prochain et le souci scrupuleux de la direction de conscience, des perversions de *Génétrix* transposées dans la paternité spirituelle. Ce personnage, à son insu, et malgré sa sincérité, sa bonne foi, son désir vrai de charité, est tout de même un de ces monstres en qui un amour aberrant atteint la cruauté. » Or cette charité fausse et insidieusement obséquieuse ne laisse subsister aucune équivoque sur la qualité d'un zèle sacerdotal tout au soin d'accaparer une âme moins par souci de la gloire de Dieu que par ambition de la dominer seul et de la modeler par une affection excessive et orgueilleuse.

Mais ce jeune prêtre devenu le jouet du mirage d'une passion insidieuse n'est pas un être vil, car Montherlant, avec une habileté consommée, en fait un individu déplorablement abusé sur ses intentions et en qui les ténèbres « n'excèdent pas ce qui est normal dans une passion ». « Que m'importe maintenant ce qui me reste : les rites, la pédagogie, ce que je peux mettre d'amour-propre ou de petite ambition dans la voie que j'ai choisie ? » s'écrie de Pradts éveillé à son erreur par les admonestations du Supérieur. Il n'y qu'une chose qui compte en ce monde : l'affection qu'on a pour un être ; pas celle qu'il vous porte, celle qu'on a. Avoir une affection, c'est cela qui donne le plus l'idée

de ce que doit être le ciel. J'en avais une pour cet enfant. Vous l'avez ruinée et en quelque sorte déshonorée, elle qui était si propre. » Tout secoué de vertige et pantelant au bord de l'abîme, il a encore ce cri d'une sincérité abusée et touchante : « C'est parce qu'il était le plus accablé de nos enfants que je l'ai accueilli — oui, je n'ai pas honte de le dire — comme je n'en ai accueilli aucun autre. J'ai l'Évangile pour moi, il me semble. Et la charité pure et simple. » Cet éducateur à la manque et grevé de tout l'humain d'un cœur douloureusement terrestre est, à n'en pas douter, une de ces âmes élues, traquées par l'Amour miséricordieux et que la Grâce ne guide au cœur de leurs propres ténèbres qu'afin de briser un orgueil forcené et faciliter un désistement jusque là impossible. La conduite de l'abbé de Pradts peut rebuter la vertu rigide, scandaliser le conformisme farouche ; elle ne saurait ni justifier le détournement d'une charité dont la plénitude exige qu'elle ne fasse pas exception du pécheur, ni motiver la réprobation d'une superbe pharisaïque, plus prompte à emboucher les trompettes de la justice qu'à en promouvoir le respect et plus travaillée d'amertume que de compassion. « Il y a deux espèces d'éducateurs les don Juans et les pélicans, note Luc Estang dans *Cberchant qui dévorer*. Les premiers veulent tout dévorer — parfois [...] au moyen de la séduction que leur donne un sincère amour des âmes, mais souvent aussi par la violence, en obéissant inconsciemment à un égoïste besoin de domination spirituelle. Les seconds sont faits pour être dévorés jusqu'au cœur. Qu'ils s'offrent de face ou de flanc importe peu. L'essentiel c'est que les petits voraces y puisent le goût de Dieu. » Dans *la Ville dont le prince est un enfant*, le préfet de division appartient sans conteste à la première catégorie, même si certaines répliques trahissent chez lui un indubitable pélicanisme. Il est à la fois tortionnaire et victime. Et pour étonnant que cela puisse paraître, je n'hésite pas à écrire que ce mélange de cruauté et de tendresse, d'égoïsme et de générosité confèrent à la sincérité de M. de Pradts ce douloureux accent de vérité qui émeut le cœur.

Quant aux adolescents, pivots de cette tragédie racinienne, une telle ferveur les anime et prête à leurs sentiments ce je ne sais quoi d'épique, de noble et de juvénile à la fois que chacun de leurs gestes revêt un caractère de symbole dans le dépassement et l'héroïsme. La scène du « mèlement des sangs » et le ton ampoulé de certaines protestations d'abnégation puérilement chevaleresques peuvent faire sourire et inspirer à l'adulte un verdict de sensiblerie malade ou de romanesque désuet ; ils ne sauraient tout de même perdre leur signification profonde de noblesse et de grandeur. La force d'âme dont font preuve Sandrier et Sevrans en face d'un sacrifice qui signifie pour eux la ruine d'un beau rêve et les arrache à une amitié qu'ils croient pure, ne laisse pas de nous émouvoir et de nous fasciner. Ces deux adolescents dont Montherlant ne fait qu'esquisser le drame intérieur dans *la Ville...* jouent avec une conscience tragique et une exemplaire

fidélité le jeu que la vie leur rendra insensiblement mais chaque jour davantage amer et superflu.

De même que, dans *la Reine morte*, le personnage d'Inès de Castro donne à la pièce sa dimension et cette merveilleuse noblesse qui imprègne l'œuvre d'une humanité et d'une grâce profondes, le personnage de M. l'abbé Pradeau de la Halle, supérieur du collège, confère à la dernière tragédie de Montherlant sa signification chrétienne. Cet homme d'une rare intégrité morale et d'une admirable charité se révèle comme le pasteur dont la charge réclame un minutieux dosage d'indulgence et de fermeté, de compréhension et de rigueur, ce perpétuel miracle d'équilibre sans lequel toute autorité deviendrait vite absolutisme révoltant et abus exécrationnel. Il a le devoir de trancher dans une âme sacerdotale encore charnelle les liens d'une affection suspecte, de mettre à nu le mensonge d'un zèle dont l'ardeur s'alimente aux sources d'une ferveur équivoque pour tout ce que l'adolescence recèle d'énergies inviolées, de grandeur latente. Pour ce prêtre qui confesse avec une humilité désarmante avoir subi naguère lui aussi la séduction d'une passion analogue, le devoir qui lui incombe de dessiller les yeux à ce confrère abusé requiert une force d'âme presque héroïque. Le grand mérite du janséniste Montherlant, dans *la Ville...*, est de n'avoir pas minimisé ou travesti, en lui prêtant cet accent amer et farouche, familier aux disciples d'Arnould et de Saint-Cyran, cette puissance de désintéressement et de charité qui caractérise la fermeté compatissante et éclairée de M. de la Halle. Parce qu'il connaît le prix de certaines immolations et le vertige de certains héroïsmes à accepter, cet homme se porte avec une tendresse avouée et une bonté cordiale au secours d'un être bouleversé de révolte et humilié. Il accepte la discussion sur un terrain où sa qualité de Supérieur l'autoriserait à trancher, mais au risque de heurter, de blesser et même de perdre une âme démunie. Cette admirable charité, où le puritanisme le plus austère ne saurait trouver à redire, donne au rôle du personnage une puissance admirable de rayonnement et d'exemple. Elle situe le drame de ce jeune préfet de division et de ces adolescents fascinés d'idéal bien au-dessus de l'amour charnel. « La vérité, écrit Daniel-Rops dans *l'Aurore*, est que, dans le déroulement du drame, apparaissent des données d'une noblesse extrême et que nul ne peut manquer de sentir telles pour peu qu'il ait lui-même le sens d'une certaine grandeur. Les jeunes êtres qui y sont peints se trouvent exactement en ce moment sublime où le petit homme, ayant cessé d'être tout à fait un enfant, n'est pas encore atteint par les compromissions et les dégradations de la vie adulte, où les notions de grandeur, de dévouement, de sacrifice touchent chez les meilleurs à d'insurpassables sommets. Si la passion intervient au long de ces longs actes, c'est sur un plan qui dépasse le plan de l'amour charnel, et dans l'attirance qu'éprouve un maître pour un jeune élève, ce que Montherlant fait reconnaître c'est,

bien plus profond qu'une inclination morbide, cet « amour qui est plus que l'amour des pères », dont tout véritable éducateur a éprouvé la déchirante violence. Et, dans le déroulement même de la pièce, le ressort n'appartient ni à la passion charnelle, ni à ces sentiments mesquins de jalousie et de rancœur dont tant de dramaturges font un si énorme usage, mais une intention de dépassement, une volonté d'immolation, qui justifie pleinement le mot de « tragédie du sacrifice » dont l'auteur lui-même qualifie son œuvre. » Comment suspecter la pertinence d'un tel jugement si l'on se rapporte à cette réplique du Supérieur, qui termine la pièce et lui donne son orient ?

« Il y a un autre amour, monsieur de Pradts, même envers la créature. Quand il atteint un certain degré dans l'absolu, par l'intensité, la pérennité et l'oubli de soi, il est si proche de l'amour de Dieu qu'on dirait alors que la créature n'a été conçue que pour nous faire déboucher sur le Créateur ; je sais pourquoi je peux dire cela. Un tel amour, puissiez-vous le connaître. Et puisse-t-il vous mener, à force de s'épanouir, jusqu'à ce dernier et prodigieux Amour auprès duquel tout le reste n'est rien. » (p. 209)

Ces réflexions sont parmi les plus pures et les plus élevées qui soient tombées de la plume de Henry de Montherlant. Un cœur toujours chrétien y palpète de toute sa chair blessée.

Si je me suis interdit de juger *la Ville dont le prince est un enfant* à travers l'auteur de *Malatesta* et les perversions d'une œuvre éclatante de richesse et de vie, qui demeure un défi et une insulte à tout ce que nous aimons et respectons, ce ne fut, je l'avoue, qu'afin de mieux saisir la portée d'une tragédie que certains élèveront aux nues alors que d'autres y verront un nouveau coup de griffe du monstre. En isolant l'œuvre de l'artiste, je n'ai pas tenté de sauver par un subterfuge « ce qui était perdu » ou de redorer chez nous le blason de ce chevalier amer dont les folles équipées aux plages du néant ne parviennent plus guère à éblouir que les snobs du décadentisme et de la pourriture. Bien au contraire, j'ai entrepris de pénétrer, affranchi de tout préjugé, au cœur même d'une œuvre dont les accents profondément humains et la signification toute chrétienne m'ont rendu un peu de cette grandeur et de cette noblesse dont M. de Montherlant semblait avoir perdu le secret depuis *la Reine morte*. *La ville dont le prince est un enfant* est d'une grande beauté et d'une admirable pureté de style. L'art de Montherlant y atteint une rare qualité dans le dépouillement et la vérité, sans, pour cela, satisfaire pleinement à ce besoin profond d'équilibre qu'éprouve l'âme en présence de cet écrivain surdoué, obstiné dans une perpétuelle alternance. « Nul ne peut servir deux maîtres », même si M. de Montherlant prétend toujours refuser l'option et se jouer la comédie de la liberté aux dépens de ce qui ne le sauve déjà plus tout à fait de lui-même.

Jean-Paul PINSONNEAULT

## *On lit de plus en plus la Bible au Canada*

**S.** S. le Pape Pie XII a rappelé, dans l'encyclique *Divino Aflante Spiritu*, le grave devoir qui incombe aux catholiques, en particulier aux prêtres, d'user abondamment du trésor des Saintes Ecritures.

Or, en ce qui concerne le texte complet de la Bible, un problème épineux se pose : les éditions catholiques en langue française se vendent habituellement à prix élevé. A cause de cela, beaucoup de gens ne peuvent se procurer un exemplaire des Saints Livres ou — ce qui est plus malheureux encore — utilisent des éditions propagées par les protestants.

Afin de remédier à cette situation pénible et anormale, l'Episcopat français a pris l'initiative de publier une édition populaire de la Sainte Bible, traduite par Pirot et Clamer. Dans une lettre qu'il écrivait en mai 1948, Son Eminence le cardinal Achille Liénart invitait les catholiques canadiens à profiter de cette édition ; le prélat souhaitait « que l'Eglise du Canada puisse s'associer à cette œuvre pour en assurer un succès plus large et plus efficace ».

L'Eglise canadienne a répondu à ce vœu. Lors de sa dernière assemblée annuelle, la Société catholique de la Bible, chargée de répandre chez nous la Bible de Pirot-Clamer, déclarait en avoir diffusé plus de 4,000 exemplaires en quelques mois. Les directeurs de la Société annonçaient de plus leur projet de réduire encore le prix de vente de cette Bible, de la céder au prix coûtant, et même de la donner gratuitement si des bienfaiteurs généreux leur prêtaient leur concours. (Des mécènes se présenteront-ils pour seconder un apostolat si beau et si nécessaire ?)

Le succès de la Bible de Pirot-Clamer est d'autant plus réjouissant que cette édition a recueilli, depuis sa parution, les plus vifs éloges de la part des plus hautes autorités romaines comme de la part d'autres critiques autorisés du monde catholique et même des milieux protestants. Puisse ce succès grandir encore pour le plus grand bien spirituel et moral de l'univers catholique ! C'est là le vœu de nos évêques qui souhaitent une large diffusion de la Bible de Pirot<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le prix de vente de la Bible de Pirot est de \$2.00 (plus \$0.25 de frais de port). Ceux qui désirent se procurer cette Bible n'ont qu'à s'adresser au Secrétariat de la Société catholique de la Bible, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal.

## Choix d'ouvrages

*Des ouvrages critiqués dans le présent numéro, nous mentionnons sous cette rubrique, quelques-uns de ceux qui sont le plus susceptibles de distraire sainement, d'instruire ou d'élever les lecteurs auxquels ils conviennent. Le fait de signaler ici ces livres ne veut pas dire qu'ils peuvent être conseillés à tous indistinctement, comme on peut le constater en se référant à la critique et à la cote morale.*

### RELIGION

#### *Doctrine*

RIDEAU (Emile), *Ce que croient les chrétiens... Le savez-vous?*

#### *Morale*

SAINT-PIERRE (Albert), o.p., *La vertu chrétienne de tempérance dans la vie religieuse.*

#### *Eglise catholique*

PARSCH (Pius), *La sainte Messe expliquée dans son histoire et sa liturgie.*

### SCIENCES SOCIALES

#### *Questions économiques*

DAUPHIN-MEUNIER (A.), *La doctrine économique de l'Eglise.*

#### *Éducation*

AUDET (Louis-Philippe), *Le système scolaire de la province de Québec.*

COURTOIS (Abbé Gaston), *L'art d'élever les enfants aujourd'hui.*

### BEAUX-ARTS

#### *Musique*

TRAPP (Maria Augusta), *La famille des chanteurs Trapp.*

### LITTÉRATURE FRANÇAISE

#### *Théâtre*

MONTHÉRLANT (Henry de), *La ville dont le prince est un enfant.*

#### *Romans*

L'ERMITE (Pierre), *Les hommes sont fous!*

POLLITZER (Marcel), *L'inconnue aux yeux verts.*

## HISTOIRE

ARSENIEV (Nicolas), *La Sainte Moscou.*

SIEGFRIED (André), *L'âme des peuples.*

## BIOGRAPHIES

CHASTEL (Guy), *Sainte Jeanne de France.*

ZELLER (Renée), *L'homme et le navire d'Antoine de Saint-Exupéry.*

---

# Ouvrages

## RELIGION

### Doctrines

RIDEAU (Emile).

*Ce que croient les chrétiens... Le savez-vous ?* Paris, Spes [1951]. 100p. 18.5cm. \$0.90 (par la poste : \$1.00).

L'exposé succinct de la foi chrétienne, que présente le R.P. Emile Rideau dans *Ce que croient les chrétiens...* a pour but de donner aux catholiques une information doctrinale et spirituelle sûre et complète, de présenter aux ignorants et aux non-chrétiens le visage authentique du christianisme.

Ecrit dans un style simple et moderne qui le met à la portée de tous, ce petit livre présente la religion dans « l'unité vivante et le mouvement qui en font une logique d'Amour, un plan de Charité divine, développé et réalisé dans l'histoire, jusqu'à la fin des temps, par le Christ et l'Eglise ». Avec une science, une érudition et un zèle admirables, l'auteur consacre plusieurs pages de son ouvrage au rôle merveilleux que joue le christianisme dans l'évolution et l'épa-

nouissement de l'homme. Aux fruits d'une vaste expérience personnelle s'ajoute, chez le P. Rideau, un sens si rigoureux de l'adaptation et de l'action apostolique que son livre rendra de grands services aux missionnaires, aux prédicateurs, aux militants laïcs de l'apostolat chrétien. Chaque fidèle y trouvera de quoi décupler ses raisons de croire et lui inspirer le culte de la vérité, de la justice, de la charité et de la chasteté. Enfin, et c'est peut-être la partie la plus intéressante, cet exposé pourvoira le lecteur de la réfutation d'objections courantes sur le matérialisme, l'athéisme, les rapports de la science et de la foi, le problème du mal et de la liberté, la Bible et le protestantisme.

Parce qu'il offre une solution à l'anarchie qui déchire aujourd'hui les esprits, et répond aux mille et une questions de l'inquiétude contemporaine, *Ce que croient les chrétiens...* devrait trouver auprès de tout esprit sincère et sérieux un accueil enthousiaste.

Claude RICHARD

SAINT-PIERRE (Albert), o.p.

*La vertu chrétienne de tempérance dans la vie religieuse.* Mont-

réal, Ed. du Lévrier, 1951. 194p. 19.5cm. \$1.25 (par la poste : \$1.35).

Le T.R. Père Saint-Pierre a eu l'excellente idée de publier en volume les articles, parus à intervalles assez réguliers, dans *la Vie des Communautés religieuses*, d'avril 1949 à mars 1951, plus un de septembre 1944. Aucune modification substantielle ni du texte, ni des idées. Il n'en était d'ailleurs pas besoin. Il n'y a de neuf que la division en seize chapitres, groupés sous quatre chefs qui font ressortir l'unité du volume, une préface d'un confrère et une conclusion de l'auteur.

Ce travail gagne beaucoup à cette publication renouvelée. Il sera désormais accessible à un plus grand nombre de lecteurs, et ceux qui ont déjà lu les articles n'en goûteront que mieux, dans cette nouvelle présentation, plus aérée, la doctrine claire et solide.

L'auteur traite son sujet — qu'on peut à certains égards et sans exagération qualifier de brûlant — avec une maîtrise doctrinale et verbale qui inspire pleine confiance au lecteur dans l'objectivité du théologien. Ce dernier, parlant de la vertu de tempérance est amené à toucher un peu tous les aspects de la vie religieuse. Notamment, il donne de celle-ci une notion claire et suggestive, inspirée de saint Thomas, qui offre une solution de base au problème posé et à tous les problèmes que suscitent au religieux les exigences illimitées de sa vocation d'une part, et les limites de ses moyens et de sa générosité d'autre part. Le Père Saint-Pierre aborde avec la même intelligence pénétrante la question épineuse « du péché véniel et de

l'imperfection ». Il sait projeter une lumière sereine, particulièrement dans les derniers chapitres, sur le vrai sens de la vie religieuse dans le quotidien. Et c'est dans ces notions claires des choses religieuses, exprimées en des termes accessibles à tous, appuyées sur des exemples discrets, que chacun pourra trouver la solution au problème que lui pose personnellement, dans notre monde de confort et de facilités, la pratique parfaite de la vertu de tempérance. Car le problème n'a pas de solution abstraite — les discussions soulevées naguère en seraient la preuve : entendu que la vie religieuse doit tendre à « la perfection de la charité par la perfection du sacrifice », il reste à chacun de voir, à la lumière des règles et des directives de ses conseillers attirés, par quels actes de la vertu de tempérance il y arrivera.

Ce volume, on le devine, ne suscitera chez personne l'exaltation, ce qui est heureux ; mais il provoquera chez les âmes sincères plus d'un fructueux examen de conscience. Il aidera à méditer et à mettre en pratique les enseignements récemment rappelés aux religieux par le Souverain Pontife. Il fournira aux aumôniers de religieux et de religieuses ainsi qu'aux prédicateurs de retraites ecclésiastiques et religieuses une riche matière pour leurs conférences. Nous souhaitons donc à ce traité la plus large diffusion pour le plus grand bien des âmes religieuses et de l'Eglise.

P. MARIE-ANTOINE, o.f.m. cap.

### *Spiritualité*

MONIER-VINARD (H.), s.j.

*Le Sacré-Cœur d'après l'Écriture et la théologie.* Toulouse, Aposto-

lat de la Prière [1951]. 155p. 19cm.

Dans cette « émouvante découverte de la Passion du Christ et de la vie intime de son Cœur » que constitue le *Sacré-Cœur d'après l'Écriture et la théologie*, le P. Monier-Vinard, s.j., affirme lui-même avoir tenté de donner à la dévotion au Sacré-Cœur son fondement dogmatique et scripturaire, et de montrer ainsi combien cette dévotion est essentielle à tout chrétien vraiment digne de ce nom.

Ce livre de doctrine, où l'auteur traite de l'opportunité de la dévotion au Sacré-Cœur à l'heure actuelle, de l'objet de cette dévotion, des rapports étroits qui existent entre le Christ et l'Église, de la réponse de ce Cœur ardent à l'amour des hommes, s'adresse à la fois à l'esprit et au cœur. Il est un de ces rares ouvrages dont la pensée virile et la haute portée spirituelle laissent dans l'âme une telle lumière et y creusent une telle soif qu'il devient nécessaire d'y revenir puiser.

Patrice THIERRY

*Eglise catholique*

DUCASSE (Abbé).

*L'Eglise, mère des vivants*. Paris, les Editions de l'École [1949]. 219p. ill. cartes, 18cm. (*Enseignement religieux du Secondaire, classe de Seconde*). \$1.25 (par la poste : \$1.35).

TEXIER (Chan.).

*Jésus-Christ, centre de la vie du chrétien*. Paris, les Editions de l'École [1949]. 332p. ill. 17.5cm. (*Enseignement religieux du Secondaire, classe de Première*). \$1.50 (par la poste : \$1.60).

DUCASSE (Abbé).

*Le combat pour la vie*. 2<sup>e</sup> édition. Paris, les Editions de l'École [1949]. 190p. ill. 18cm. (*Enseignement religieux du Secondaire, classe de Troisième*). \$1.25 (par la poste : \$1.35).

ROLIN (Chan.).

*La Vie liturgique et sacramentelle*. Paris, les Editions de l'École [1949]. 237p. ill. 17.5cm. (*Enseignement religieux du Secondaire, classe de Quatrième*).

Comme son nom l'indique cette collection est destinée à nos jeunes gens du cours classique.

La caractéristique de ces cours de religion c'est d'être solides, quant au fond, et attrayants quant à la forme. Une lecture appropriée et un questionnaire terminent tous ces chapitres. De nombreuses illustrations choisies avec goût, ornent ces pages, et en facilitent la compréhension. Le format de cette série en fait un instrument de travail commode. Bref, quelque chose de clair, de frais, de dynamique qui sera d'un grand profit pour les éducateurs et pour les jeunes, une source de culture religieuse bien adaptée.

Adrien-M. CIMICHELLA, o.s.m.

PARSCH (Pius).

*La sainte Messe expliquée dans son histoire et sa liturgie*. Texte traduit par Jean Décarreaux. Bruges, Ed. Ch. Beyaert, 1951. 248p. 22.5cm. \$2.50 (par la poste : \$2.60).

Grand spécialiste de la liturgie de la messe, Dom P. Parsch s'est attaché à donner à ce sujet vital un ouvrage dont le succès semble encore loin d'être achevé et qui

reste la meilleure synthèse doctrinale et historique dont on puisse disposer. Sa méthode très analytique permet de suivre, pour ainsi dire pas à pas, toutes les prières de la Messe.

Ecartant toute question de pure érudition, l'auteur a voulu exposer le plus sobrement possible les grandes lignes de la messe ancienne, depuis ses origines judaïques jusqu'au moment où elle a été fixée dans sa forme actuelle. Ce premier travail n'était d'ailleurs que la préparation intelligente de son commentaire, puisque l'ensemble et les détails de la messe ne s'entendent bien que s'ils sont expliqués par l'histoire. Prenant ensuite chacune des parties de son sujet, l'auteur en donne successivement l'explication historique, liturgique et pratique. Ainsi la messe se présente-elle comme une action en quatre parties : les premières prières et les lectures contribuent à établir le fidèle dans les dispositions qui devront être les siennes au cours du sacrifice ; l'offertoire prépare le canon ; le canon, grande prière sacrificielle, se termine logiquement par la communion.

Ce sujet difficile, où, sur plus d'un point, les liturgistes ont encore des théories divergentes, a été traité par Dom Parsch avec la clarté de présentation et avec un rare bonheur d'expression, que l'on est habitué à trouver dans ses ouvrages.

L'idée fondamentale de l'auteur au cours de son travail est de montrer que la messe, loin d'être un exercice de dévotion, est un véritable sacrifice, un drame, c'est-à-dire une action dans laquelle s'engagent les fidèles. Il va même jusqu'au bout de son raisonnement en concluant : pas de participation à la messe sans communion.

Ainsi les fidèles trouveront-ils dans cet ouvrage non seulement l'explication de rites qui, à première vue, peuvent ne paraître que des gestes sans signification, mais encore et surtout une préparation spirituelle qui leur permettra de mieux participer au sacrifice et d'en profiter pleinement.

C. B.

TISSERANT (S.E. le Cardinal).

*L'Eglise militante.* [Paris] Bloud & Gay [1950]. 160p. 18.5cm.

Ce livre renferme des causeries, discours, allocutions, conférences et une lettre pastorale du zélé Cardinal. Les sujets traités ont un caractère d'universalité et sont de la plus haute importance pour notre époque. Citons entre autres : « l'Eglise catholique à l'est du rideau de fer », « le Renouveau des esprits et des cœurs », « la Paix chrétienne », « la Liberté ».

Sans cesse, nous reconnaissons le souci de Son Eminence de réveiller les âmes, de les maintenir dans la voie de la vertu ou de les y ramener. Le Cardinal scrute les grands problèmes de la paix et du bien-être entre les hommes, il se fait l'écho fidèle de la voix du Pape, qui convie les chrétiens à la prière et au renouvellement intérieur.

La lecture de cette brochure s'avère pour le simple fidèle un complément nécessaire à l'instruction religieuse que lui dispensent ses pasteurs.

Léonard-A. TURCOTTE

WAGEMANS (L.), s.j.

*Tananarive, la banlieue rouge !...* Toulouse, Apostolat de la Prière [1951]. 104p. h.-t. 21cm.

Si vous aimez la vie tropicale, les tableaux vrais et réalistes, d'un monde si différent du nôtre, lisez *Tananarive, la banlieue rouge* du P. Wagemans.

Dans la banlieue la plus déshéritée de la grande capitale malgache, ce sont des scènes prises sur le vif par un missionnaire qui y séjourne depuis trente ans, intimement mêlé à la vie grouillante. Ses histoires vous feront rire et vous feront pleurer.

En effet, le P. Wagemans sait écrire et décrire les travers, les mœurs et l'habitat de ses paroissiens. Rien n'échappe à son regard aigu. Le moindre détail, magnifique ou sordide, a pour lui une signification et, ce qui est peut-être le grand art, il le note tel quel sur son cahier, la nuit venue, quand le sommeil, lui, tarde à venir.

Mais son regard pénétrant va plus loin et, sous la défroque pitoyable, il sait deviner l'âme et, qui mieux est, l'épanouir sous le grand soleil de la foi chrétienne. Car le P. Wagemans est prêtre, prêtre avant tout et si pleinement que c'est peut-être cela son grand art et la raison du succès que, sans être prophète, on peut prévoir pour son réconfortant petit livre.

A. P.

### *Histoire de l'Eglise*

ALZIN (Josse).

*Histoire de sept saints et de leurs milliers de fils.* Bruxelles, Servites. [1950]. 187p. h.-t. 18cm.

Voici une histoire pathétique : celle de sept marchands qui vécurent à Florence au XIII<sup>e</sup> siècle. Ces âmes généreuses et humbles

furent appelées par la Vierge à une vocation spéciale : compatir avec Elle aux souffrances du Crucifié, puis fonder un ordre, qui devait être appelé ordre des Servites de Marie.

Ces pages nous apprennent encore tous les combats que l'ordre eut à soutenir de la part des hommes et des puissances des ténèbres. Ce fut grâce à Marie, sa véritable fondatrice, que cet ordre vainquit tous les assauts, et même s'épanouit.

Les adolescents eux-mêmes aimeront à lire cette histoire. Ils y trouveront cette générosité, ce don de soi dont ils sont si avides.

G. LAPORTE, c.s.c.

ANGILBERT (Françoise).

*Journal de l'Année Sainte 1950.* Lettres de Rome. Paris, Ed. Alsatia [1951]. 220p. h.-t. 19cm.

Livres, revues et journaux ont diffusé aux quatre coins du monde le message et les splendeurs de l'Année Sainte. L'ouvrage de Françoise Angilbert présente un avantage, celui d'être écrit par une Romaine d'adoption, ce qui permet à l'auteur de nous mieux situer dans l'atmosphère d'une ville dont elle respire le climat et partage les mœurs et coutumes depuis des mois.

Ce livre, présenté sous forme de journal épistolaire, est un acte de foi et un compte-rendu très fidèle des principaux événements et cérémonies qui ont marqué cette Année de grâces. De magnifiques hors-texte illustrent quelques-uns des faits les plus importants.

Simone GERMAIN

*Questions politiques et nationales*

\* \* \*

*La vie franco-américaine* (1949). Centenaire franco-américain (1849-1949). Le Comité de la Survivance française en Amérique, 1950. 643p. h.-t. 24cm.

Le Comité de la Survivance française en Amérique présente au lecteur le onzième tome de *la Vie franco-américaine*.

Ce présent ouvrage a ceci de particulier qu'il pose un jalon intéressant : celui du centenaire de la franco-américaine.

La préface d'Adolphe Robert divise ces cent ans de vie nationale en trois périodes. « De 1850 à 1869, écrit-il, ce fut l'âge missionnaire. De 1869 à 1890, ce fut l'âge d'expansion. Enfin, de 1890 jusqu'à nos jours, ce fut l'âge de la stabilisation au cours de laquelle l'on assiste au processus d'une évolution qui nous fait passer du canadianisme de Ferdinand Gagnon au franco-américanisme défini par le Comité d'Orientation. »

Préface lumineuse qui fait ressortir la noblesse de l'œuvre poursuivie par l'éminent patriote qu'est Monsieur l'abbé Adrien Verrette, président du Comité de la Survivance française en Amérique. Ce prêtre expose, au cours de l'ouvrage, les difficultés très grandes mais non insurmontables qui entravent le travail entrepris par ce Comité. Il déclare : « La plus grande faiblesse qui nuit présentement à une ressaie efficace, c'est le manque de solidarité, occasionné par l'émiettement des forces et peut-être aussi par une indifférence, encouragée en certains milieux. »

Mais d'ajouter Monsieur Verrette : « Le Centenaire semble avoir apporté un soulagement sensible... Tous croient sincèrement et honnêtement dans la valeur et le droit à l'existence de notre patrimoine culturel au sein de la glorieuse patrie américaine. »

Ce livre connaît quelquefois la lourdeur d'un documentaire chronologique. Il n'en reste pas moins une œuvre importante, un vivant témoignage de l'évolution des Franco-Américains. Si le récit de ces heures intenses nécessite tout naturellement beaucoup de détails et de noms, on ne peut oublier ce faisceau de fidélités et d'exigences que l'histoire, la langue et les données spirituelles ont lié et dont parle éloquentement Daniel-Rops, dans ce même livre du Centenaire.

Aimé CARMEL, *ptr**Questions économiques*

DAUPHIN-MEUNIER (A.).

*La doctrine économique de l'Eglise*. Paris, Nouvelles Editions Latines [c1950]. 341p. 22.5cm. \$3.00 (par la poste : \$3.15).

« Mon propos est de montrer la contribution qu'apporte l'Eglise, par sa doctrine économique, à la solution de la crise contemporaine... Il est aussi d'apporter aux catholiques des éléments d'information susceptibles de les aider dans leur tâche quotidienne. » Voilà ce que nous dit M. A. Dauphin-Meunier dans l'introduction de son livre *la Doctrine économique de l'Eglise* paru dernièrement aux Nouvelles Editions Latines.

L'auteur a-t-il atteint son but ? C'est ce que l'analyse subséquente essaiera de préciser. Mais auparavant laissons M. Dauphin-Meunier nous donner le plan de son œuvre.

« Dans la première partie je m'efforce de rechercher dans quelle mesure la métaphysique traditionnelle et cette section de la théologie morale qu'on pourrait justement appeler la théologie économique éclairent les principes fondamentaux de la science économique. Une deuxième partie du livre est plus directement consacrée à l'exposé de la doctrine de l'Eglise concernant les catégories économiques auxquelles se réfère le monde capitaliste contemporain: profit, salaire, rente, intérêt, etc... Enfin, suivant l'acheminement de la pensée à l'acte, de la science à l'application, dans une troisième partie, je dis l'attitude de l'Eglise à l'égard des régimes économiques contemporains. »

La première partie, comme on peut facilement le soupçonner par ce que vient de nous dire l'auteur revêt surtout un caractère analytique, et ce sont les fondements même de l'économie qui sont étudiés, triturés, et comparés avec les positions traditionnelles de l'Eglise à laquelle appartient l'auteur.

A partir des phénomènes d'échange que nous pouvons observer chaque jour, l'auteur élabore une théorie de la connaissance économique dont il précise la place dans la hiérarchie des connaissances en la définissant :

« Une connaissance scientifique, communicable par démonstration, qui s'efforce de réduire le particulier au général... Elle a pour objet des faits sociaux d'expérience; elle recourt par la suite à l'expérimentation et à l'induction, qu'elle étudie l'existence et les modes d'existence réelle d'un phénomène déterminé ou qu'elle vérifie l'exactitude des relations qu'elle prétend avoir découvertes entre plusieurs phénomènes. »

Une telle connaissance a pour mission de mener à la science de Dieu en passant par celle des hommes.

Au fil de son exposé, l'auteur mentionne quelques-unes des théories qui se sont fait jour au cours des âges; en peu de mots il en esquisse les trois caractéristiques, en fait ressortir les lacunes et souligne le bien-fondé de certaines conclusions. L'ensemble relève d'une grande probité intellectuelle.

Bien fixée cette théorie de la connaissance économique, l'auteur passe à l'étude des moyens et de la valeur de cette connaissance. Il déplore la pauvreté du vocabulaire économique, en vient à démontrer que la méthode scolastique, comme instrument de connaissance, tient le milieu entre deux autres méthodes dites logique et mathématique, et leur est supérieure. « Elle retient des autres méthodes, écrit-il, ce qui est valable en elles, mais plus que toute autre, elle rend sa place à l'homme dans l'ordre universel; ... elle rappelle qu'au-dessus du monde physique, le baignant et le dominant, il y a l'ordre métaphysique; qu'au-dessus de la nature, de la société et de l'homme, il y a Dieu. »

Mais l'auteur ne s'illusionne pas et rappelle, conformément à l'enseignement traditionnel de l'Eglise, qu'il ne faut pas donner une place exagérée à cette science et aux lois qui la régissent. Elles ont leur place dans l'ordre du monde, et ce n'est que dans ce plan qu'elles servent à élever l'homme vers Dieu.

A ce premier chapitre fait suite l'étude de l'homme, sujet de l'économie; l'homme *réel* et non pas l'homme économique (*Homo Oeconomicus*) comme le prétendaient les classiques. Ses besoins et les biens qui y correspondent, la valeur que ces biens représentent et la fin humaine y sont étudiés surtout à la lumière des conclusions

de saint Thomas sur la béatitude. L'auteur termine ce chapitre en montrant la place de l'homme dans l'Etat ; il insiste aussi sur l'importance de l'économie en morale.

C'est peut-être de tout l'ouvrage le chapitre le plus intéressant comme le plus important. M. Dauphin-Meunier, suivant en cela l'exemple de l'Eglise, fait preuve de modération dans ses conclusions réalistes et nous fait admirer, sans insister inconsidérément, la lumineuse synthèse thomiste et les enseignements si puissants de ceux qui tiennent la place du Christ ici-bas. Somme toute, une étude scientifique très poussée mais non rébarbative.

Enfin, quelques considérations sur les rapports entre l'économie et la théologie terminent cette première partie : justice sociale, bien commun, charité sociale, tout y est bien précisé, mis à sa place. L'auteur, en terminant, souhaite « qu'il y ait entre théologiens et économistes rapprochement dans une même communauté de travail, pour que les uns mieux informés des questions économiques puissent approprier leur enseignement aux besoins réels et répondre aux inquiétudes de nos générations ; pour que les autres orientent leurs recherches aux lumières d'une morale transcendante ».

Voilà quelque chose qui peut faire méditer !

★

Les deuxième et troisième parties de l'ouvrage n'ont pas pour le lecteur un intérêt aussi grand que la première. Dans une étude forcément incomplète, l'auteur y présente de courtes synthèses et fait connaître au lecteur les notions générales sur la doctrine économique de l'Eglise. Il y traite du

salaire, de l'organisation professionnelle, de la rente foncière, de l'intérêt, du profit capitaliste, des relations entre l'Eglise et le capitalisme, de l'organisation économique internationale.

Dans ces deux parties, comme dans la première, on peut admirer le merveilleux enseignement que dispense l'Eglise par la voix de ses papes. *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno* sont les deux encycliques les plus mises à profit dans ces pages. L'auteur en fait ressortir certains aspects qu'il est dangereux de ne pas voir à la seule lecture du texte ; c'est un de ses nombreux mérites.

En remerciant l'auteur de ce livre, nous faisons nôtre le souhait qu'il formule à la fin de son ouvrage : « Que les chrétiens se pénètrent dans leur vie intime comme dans leur comportement économique et social des enseignements et des virtualités du christianisme. »

Jean-Guy RICHER, c.s.c.

### *Education*

AUDET (Louis-Philippe).

*Le système scolaire de la province de Québec.* Préface de M. O.-J. Désaulniers. Tome I. Aperçu général. Québec, Ed. de l'Erable, 1950. 345p. 19.5cm. \$2.00 (par la poste : \$2.10).

L'ouvrage de M. Audet comporte deux grandes parties : une esquisse historique de notre système scolaire et une esquisse technique. La première n'est en réalité qu'un résumé des ouvrages déjà parus sur la question. On le comprend, ce n'est pas en cent pages qu'on peut exposer avec documents à l'appui l'histoire de nos écoles depuis trois cents ans.

Les pages consacrées à l'exposé technique de notre organisation scolaire sont plus approfondies. La clarté et la saine objectivité dont fait preuve l'auteur aideront les non initiés à comprendre un système scolaire composé de multiples organismes et à se convaincre que c'est avec infiniment de raison qu'on peut parler de coordination à effectuer dans notre enseignement.

Cet aperçu général de notre système scolaire — l'auteur nous annonce une étude approfondie en plusieurs tomes — peut rendre de réels services à ceux qu'intéresse la question de l'éducation dans la Province. Et des événements récents n'ont pas peu fait pour éveiller l'attention de nos concitoyens. Ceux-ci constateront que nous avons lieu d'être fiers malgré tout de notre enseignement.

Ceux qui reprochent au clergé de monopoliser l'enseignement secondaire devraient lire l'histoire de l'éducation au début du siècle dernier. Vouloir bousculer en un jour ce que les années ont établi, c'est faire bien peu de cas des lois de l'histoire dont la plus importante est la lenteur avec laquelle s'accomplissent les évolutions profondes.

Les statistiques fournies dans ce livre laisseront rêveur plus d'un universitaire, quand il comparera le budget de nos universités de Laval et de Montréal à celui de l'université de la Saskatchewan, par exemple, ou tout simplement de McGill (cf p. 297) ; quand il placera en regard les 229 étudiants de l'université Bishop et les 3,500 de l'université de Montréal (p. 298).

Si le Québec possède une élite qui lui fait honneur, il le doit avant tout au peuple lui-même.

L'œuvre de M. Audet doit nous aider à en prendre conscience.

P. ETIENNE, O.F.M. CAP.

COURTOIS (Abbé G.).

*L'art d'élever les enfants d'aujourd'hui.* Paris, Ed. Fleurus [1951]. 267p. 18cm. (Coll. *Psychologie et éducation*).

M. l'abbé Gaston Courtois, qui a déjà publié plusieurs ouvrages de pédagogie pratique destinés plus directement aux prêtres, aux enseignants et aux dirigeants des mouvements de jeunesse, s'adresse ici d'abord aux parents, premiers éducateurs des enfants. Dans *L'Art d'élever les enfants d'aujourd'hui*, ce spécialiste des questions d'éducation n'a pas voulu présenter un traité savant, ni une thèse de psychologie, ni un recueil de recettes infaillibles ; il a tout simplement tenté de mettre à la disposition des parents le fruit d'une longue expérience personnelle, susceptible d'illuminer et de rendre plus facile une tâche lourde et ardue.

Ecrit dans un style simple, concis et viril, ce livre résolument optimiste, énumère les conditions de succès en éducation, traite de l'art de se faire obéir, d'encourager et de punir, prône l'éducation du sens religieux, de la volonté, de la bonne humeur et résout quelques problèmes pratiques.

En ce siècle où il est devenu parfois difficile de ne pas trahir son véritable rôle d'éveilleur d'âme à cause de certains phénomènes sociaux d'évolution, dont les incidences ont influé sur le développement de l'individu et transformé la vie familiale, *L'Art d'élever les enfants d'aujourd'hui* se présente comme le

livre de chevet de tous les parents qui ont à cœur de s'acquitter dignement de leur mission sublime.

Patrice THIERRY

PIERSON (Mireille).

*Six diables et une maman*. Paris, Ed. Familiales de France [1951]. 91p. ill. 18.5cm. \$0.85 (par la poste : \$0.95).

Voici un livre qui sous des dehors agréables recèle une somme inappréciable d'expérience et de principes susceptibles de faciliter aux éducateurs une tâche souvent ingrate, aux adolescents une adhésion souvent pénible à des exigences dont ils ne sauraient mesurer le bien-fondé.

*Six diables et une maman* permettra au lecteur de prendre contact avec une famille vivante, heureuse, pittoresque, dont l'existence est dominée par un savoureux mélange d'instinct éducatif, de tradition chrétienne et de prudente adhésion à l'esprit moderne. Ce récit alerte et sans prétention a le mérite de n'être pas un composé aride de théories sur l'éducation. Il fourmille d'idées justes et d'exemples judicieusement choisis. Parents, éducateurs et enfants trouveront dans le modeste ouvrage de Mireille Pierson une agréable leçon d'optimisme familial. C'est assez dire que nous en recommandons fortement la lecture.

Claude RICHARD

BEAUX-ARTS

*Musique*

TRAPP (Maria Augusta).

*La famille des chanteurs Trapp*. Traduit de l'anglais par Pauline et

Réginald Boisvert. Montréal, Paris, Fides, 1951. 314p. h.-t. 21cm. \$2.50 (par la poste \$2.65).

Un ouvrage qu'on pourrait définir : un magnifique témoignage de vie conjugale et familiale imprégnée de foi. Ce récit de l'existence remplie d'épreuves et, vécue d'une façon splendide par une famille d'artistes racée constitue un exemple authentique, raconté simplement, modestement, au fil des jours joyeux et tristes.

Bien que le lecteur ne doive pas chercher ici un livre de style il se laissera vite prendre par le charme de tous ces héros si simples, soucieux de culture, de sens esthétique et d'idéal, réalisant tous leurs projets avec un enthousiasme et un abandon à la Providence que ne sauraient entamer les plus rudes échecs.

De très belles photos enrichissent le tout. Par sa haute portée sur le plan humain et chrétien, ce volume plaira non seulement aux musiciens, mais à tous ceux qui aiment lire un beau roman vécu.

Simone GERMAIN

*Héraldique*

VEYRIN-FORRER (Théodore).

*Précis d'héraldique*. Paris, Librairie Larousse [c1951]. 187p. 16 planches hors-texte en héliogravure, 36 tableaux au trait (418 figures), 17cm. (Coll. *Arts, styles et techniques*).

L'ouvrage de M. Théodore Veyrin-Forrer ouvre à tous le domaine de l'art héraldique si difficile d'accès en raison d'une terminologie extrêmement particulière. Il introduit le lecteur dans la profusion des emblèmes, et lui fait connaître

le langage des figures et le sens de leur disposition.

Chaque page de ce petit traité, écrite avec une admirable clarté, fourmille d'étonnants aperçus sur cet univers du symbole héraldique si riche de significations mythiques, religieuses et sociales. Il possède l'avantage de permettre de rafraîchir ses connaissances sur les hiérarchies nobiliaires, ecclésiastiques, civiles et militaires, sur les ordres de chevalerie et les symboles mythologiques.

De très nombreuses illustrations contribuent à donner à l'ouvrage plus de clarté encore, et plus d'agrément. Le *Précis d'héraldique*, comme tous les livres de la collection *Arts, styles et techniques*, se veut outil de travail et, à cette fin, comporte une table des illustrations enrichie de très minutieux commentaires, un lexique des termes spéciaux et une bibliographie.

Un livre fort utile et plein d'intérêt.

Patrice THIERRY

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

### Théâtre

FALAISE (Claude).

*Idées à vendre*. Comédie inédite en 3 actes. Paris, Ed. Fleurus [1952]. 36p. 24cm.

En dépit d'une incontestable originalité, *Idées à vendre* de Claude Falaise demeure une comédie d'un comique frelaté où l'in vraisemblance du fond devient vite prétexte à d'ennuyeuses leçons de morale. Tout ce salmigondis de conseils pratiques et de réminiscences évangéliques assaisonné de mauvaise littérature s'avère, par ma foi, bien indigeste aux esprits

soucieux de retrouver, même dans le théâtre chrétien populaire, cet équilibre spirituel fait d'un je ne sais quoi de logique naturelle, de foi éclairée et de bon goût.

Avant de se résoudre à vendre le mobilier inventorié de leur famille, auquel tant de chers souvenirs les rattachent, trois jeunes filles font appel aux ressources de leur esprit et décident de tenir boutique d'idées. Ce commerce ingénieux devient la source d'un véritable apostolat et procure à l'une des trois sœurs le mari rêvé.

On devine aisément la piètre qualité de cette comédie de patronage où la platitude et la mièvrerie ont tôt fait de minimiser les mérites d'une vertu légèrement fagotée.

Patrice THIERRY

### Roman

COTTON (Gérard).

*L'Inde vous conte...* Paris, Ed. P. Lethielleux [c1949]. 158p. 19cm. (Coll. *Durendal*). \$0.80 (par la poste : \$0.90).

Recueil contenant deux petits romans, des contes et des apologues. Ces contes sont trop loin de nous par l'esprit qui les inspire pour nous captiver.

R. L.

GOURDON (Pierre).

*Les fiancés de la Résistance*. Roman. Paris, Ed. Lethielleux [c1949]. 166p. 19cm. (Coll. *Durendal*). \$0.80 (par la poste : \$0.90).

Petit roman assez terne. Authentique dans son fond, ce récit n'en est pas moins très banal comme œuvre d'imagination.

R. L.

HERBOT (Jean-Marie).

*Ange*. Roman. Paris, Nouvelles Editions Latines [c1951]. 222p. 18.5cm.

Les auteurs de romans populaires ne parviennent pas toujours à se préserver de l'in vraisemblance. *Ange* de Jean-Marie Herbot est une fadaise de la plus notoire insignifiance. Le romancier campe des héros irréels, tous riches, beaux, attrayants, ornés de toutes les vertus morales. L'héroïne y est séduisante, bonne et pauvre, et la rivale malhonnête, fourbe.

Un tel ouvrage ne saurait contribuer qu'à engendrer le dégoût de la lecture saine.

R. L.

L'ERMITE (Pierre).

*Les hommes sont fous !...* Illustrations de Gignoux. [Paris] Bonne Presse [1950]. 193p. ill. 20.5cm. (Coll. *le Ruban bleu*, no 11).

Pierre L'Ermite a publié *les Hommes sont fous !...* pendant l'occupation allemande. Comme l'auteur traite des inventions récentes de l'aviation, des prototypes nouveaux de combat aérien, la censure allemande a taillé... Il s'agit ici d'un texte contenant la pensée intégrale du vieux prêtre écrivain.

*Les hommes sont fous...* de s'entre-tuer et de fuir la charité du Christ. Pierre L'Ermite a écrit de meilleurs ouvrages, mais il possède toujours le secret du récit vivant, réconfortant. Quelques négligences de style sont regrettables.

Ce volume fera du bien et il aura sa place à côté de ceux que

l'auteur a livrés à un public fidèle depuis plus de quarante ans. Ouvrage à lire et à répandre.

R. L.

MAURIKA (Max).

*Hôtel Carlton, appartement 922*. [Paris] Bonne Presse [1952]. 127p. 18cm. (Coll. *la Frégate*, no 66).

Ce petit roman policier, écrit dans la veine traditionnelle, exploite, avec une telle vivacité et un tel sens de l'humour et de l'ironie, les ressorts de l'intrigue enchevêtrée qu'il échappe à la banalité habituelle qui caractérise ce genre mineur. Le caractère d'artificiel et de « jeu réglé », qui marque chaque péripétie et prête à chaque page je ne sais quel air de complicité amusée, ne dépare en rien le récit passionnant des recherches de l'inspecteur Tomsy, brave homme sans doute, mais médiocre, maladroit, timide et pris aux mailles d'une intrigue qu'il a tissée lui-même.

Le dénouement inattendu qui clôt le roman de Maurika permet de juger très favorablement du don d'invention que possède l'auteur d'*Hôtel Carlton...* et de sa prestidigieuse fantaisie. Malheureusement, les dialogues n'ont pas la netteté désirable et le style affiche cette incurie qui rebute les habitués détracteurs du genre. Un roman policier, fort bien mené, dont la lecture saine et passionnante fera le plaisir de tous.

Claude RICHARD

POLLITZER (Marcel).

*L'inconnue aux yeux verts*. Roman. Paris, Nouvelles Editions Latines, [c1951]. 158p. 19cm.

*L'inconnue aux yeux verts* est un récit qui exploite la veine facile. M. Marcel Pollitzer, toutefois, a su y camper des personnages plus vivants, plus vraisemblables.

*L'inconnue aux yeux verts* est le récit circonstancié du drame d'une espionne qui intervient dans la vie d'un peintre et se suicide. L'auteur a écrit quelques romans sur lesquels il faut faire les mêmes réserves que pour *Ange* de Jean-Marie Herbot, mais ce récent ouvrage marque un progrès sur les précédents. Nous n'hésitons pas à le recommander fortement aux bibliothèques paroissiales, au public qui réclame des romans faciles et honnêtes.

R. L.

VÉZÈRE (Jean).

*Un bouquet de jeunes filles.* [Paris] Bonne Presse [1951]. 197p. 18.5cm. (Coll. *Etoiles*). \$0.85 (par la poste : \$0.95).

Une autre de ces innombrables bluettes dont la diffusion ne saurait contribuer qu'à cultiver chez le lecteur l'engouement pour une littérature de feuilleton et le dégoûter d'ouvrages plus sérieux. Comme s'il n'y avait pas mieux à faire que d'exploiter le mauvais goût et de pressurer les thèmes désuets de l'amour romanesque et du sentimentalisme chrétien, quand la jeune fille contemporaine réclame un aliment plus sain et plus substantiel...

Dans ce roman tantôt alerte et poétique, tantôt puéril et naïf, Jean Vézère évoque le destin de six jouvencelles qui, ayant terminé leurs études et prêtes à quitter leur

couvent, décident de se retrouver dans trois ans, au même endroit. La vie se révèle à elles pleine de surprises, de mirages et de trahisons qui peu à peu les asservissent à des existences différentes, pour quelques-unes d'entre elles, de ce rêve qu'elles avaient caressé.

Intrigue touffue où l'unité et la cohésion sont sacrifiées au mouvement du récit. L'auteur ne sait pas toujours y éviter la dispersion. Un roman propre, sans plus. Mais, à la vérité, n'est-ce pas là déjà un grand mérite ?...

Patrice THIERRY

## LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

*Roman*

MAILLET (Adrienne).

*L'ombre sur le bonheur.* Roman. Montréal, Granger Frères, 1951. 237p. 19cm. \$1.50 (par la poste : \$1.60).

Adrienne Maillet n'en est pas à ses premières armes. Elle a déjà publié plusieurs comédies qui ont été jouées notamment dans des institutions d'enseignement pour jeunes filles. On lui doit aussi plusieurs romans. L'auteur n'a pas encore connu la célébrité et nous ne croyons pas qu'elle parvienne un jour à s'imposer.

*L'ombre sur le bonheur* est un récit assez puéril, sans véritable intrigue, sans péripéties inattendues. Il ne s'agit pas à vrai dire d'un roman, mais d'une narration toute menue, dénuée de toute psychologie et de toute originalité. La langue habituellement correcte est d'une pauvreté déconcertante. Ce

petit récit édifiant et moralisateur peut être mis entre toutes les mains.

R. L.

## HISTOIRE

ARSENIEV (Nicolas).

*La Sainte Moscou.* Tableau de la vie religieuse et intellectuelle russe au XIX<sup>e</sup> siècle. Paris, Editions du Cerf, 1948. 150p. h.-t. 23cm. (Coll. *Russie et chrétienté*). \$1.35 (par la poste : \$1.45).

— Appelle des réserves

Cet ouvrage, consacré à Moscou, constitue un véritable tableau de la vie religieuse et intellectuelle russe au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'auteur, nous disent les éditeurs, est un chrétien orthodoxe profondément marqué par l'héritage spirituel de l'Église d'Orient et hôte de l'Occident chrétien. Voilà tout ce que l'on sait de M. Arseniev, mais cela suffit pour mettre les lecteurs en garde. Quant à son livre, il a été écrit à la veille de la guerre et la première édition parut à Londres en 1940.

Une conclusion se dégage à la lecture de ces pages : Moscou fut au XIX<sup>e</sup> siècle, le foyer de la conscience nationale russe et le lieu de rencontre des plus grands esprits de toute la Russie. Les quatre derniers chapitres constituent une sorte de témoignage des « Justes de Moscou ». Durant près de 80 pages, l'auteur nous fait connaître les plus illustres penseurs religieux moscovites. Mais parmi ces témoignages, la première place revient d'emblée à l'une des figures les plus remarquables de Moscou dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : le Docteur Fédor Pétrovitch Haas (1780-1857), originaire du pays rhénan et catholique romain. C'é-

tait un saint. On le nommait le « saint docteur ». Il s'illustra surtout par son dévouement envers les déportés en Sibérie. Cette simple note donne une idée de l'objectivité de ce volume qui demeure toujours un bouquin écrit dans une mentalité orthodoxe.

L'on se rappelle que, dans le but de faire de Moscou une « troisième Rome », l'Église russe mène une propagande intense pour l'hégémonie universelle. En 1948, lors de la conférence des Églises orthodoxes autocéphales, cette même Église traça « un programme détaillé de l'anéantissement du catholicisme à l'intérieur du rideau de fer ». En somme, on veut faire de Moscou la capitale du monde orthodoxe. Il ne serait pas étonnant que *la Sainte Moscou* soit un instrument de propagande russe. Comme tel, ce livre ne convient qu'aux lecteurs avertis.

M.-A. GUÉRIN

DAVIGNON (Henri).

*La première tourmente, 1914-1918.* Paris, Ed. P. Lethielleux, 1947. 191p. 18.5cm. (Coll. *Durendal*). \$0.80 (par la poste : \$0.90).

*La première tourmente 1914-1918* par Henri Davignon qui fut le secrétaire particulier de son père, ministre des Affaires étrangères de Belgique. Ouvrage extrêmement intéressant écrit par un observateur judicieux au jugement impartial et sain.

R. L.

ROUQUETTE (Robert).

*Textes des Martyrs de la Nouvelle-France,* présentés par Robert

Rouquette. Paris, Ed. du Seuil [c1947]. 123p. 19cm. (Coll. *la Sphère et la Croix*).

La lecture des *Relations* de nos saints martyrs canadiens nous remplit d'admiration pour ces géants de la foi et de la charité : ils ont scellé de leur sang le témoignage du Christ. De tels écrits sont à méditer si nous voulons que cessent la veulerie et la lâcheté de ce monde où nous vivons. Si, malgré tout, notre province de Québec est restée catholique c'est que le sang des martyrs jésuites n'a pas cessé de vivifier notre foi.

J. D.

SIEGFRIED (André).

*L'âme des peuples*. Paris, Hachette [c1950]. 168p. 20.5cm. (*Le Cercle du Livre de France*). \$2.00 (par la poste : \$2.15).

Appelle des réserves

Voilà un ouvrage des plus sérieux, dont chaque partie à elle seule nécessiterait un livre. On connaît le don de synthèse d'André Siegfried et la lumière qu'il jette sur les sujets de son étude ; *le Canada puissance internationale* nous en avait donné une idée bien à la mesure de notre compréhension. Dans *l'Âme des peuples*, l'auteur nous offre en huit courts chapitres une vue panoramique de l'état actuel de la civilisation occidentale.

« Aux confins de la géographie et de l'histoire », le savant académicien nous trace de succincts et clairs tableaux du *Réalisme Latin*, de *l'Ingéniosité française*, de la *Ténacité anglaise*, de la *Discipline allemande*, du *Mysticisme russe* et du *Dynamisme américain*.

André Siegfried réussit à nous donner la caractéristique bien spécifique de chacun de ces grands peuples. Dans le premier chapitre de son livre, il nous avait décrit le *Visage nouveau du monde* sorti de la dernière grande guerre, en conclusion il fixe la définition et précise le destin de la civilisation occidentale. *L'Âme des peuples* note très justement les qualités et les insuffisances de tous les pays et de toutes les civilisations. Il insiste surtout, et avec grande sagesse, sur l'imminent danger que court la civilisation occidentale, héritée des Grecs, devant l'envahissement du machinisme, l'absorption de l'individu par la masse, et la déshumanisation rapide de l'homme qui n'a plus le temps et n'éprouve plus la nécessité, du moins M. Siegfried semble-t-il le croire, de penser.

André Siegfried, lui, est un grand penseur, mais il n'est pas catholique. Il n'est pas du tout question d'affirmer ici qu'il soit anticatholique, mais plutôt que certaines de ses données exigeraient des explications qu'il ne donne pas ; et cette remarque vaut en particulier pour la conclusion où il compare l'Occident à l'Orient. Il y dit que l'Orient est plus mystique et l'Occident plus à la recherche du progrès humain. C'est vrai, mais on aimerait à lire quelques commentaires sur ce sujet, à y découvrir quelques nuances. Le malaise devient plus grand quand, aussitôt après, l'auteur cite Renan pour sembler approuver la séparation totale du spirituel et du temporel, « base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation ». Renan est donc cité aux pages 156 et 164 pour appuyer cette thèse, inacceptable pour un catholique, pour expliquer Descartes et interpréter Péguy. Descar-

tes et Péguy, s'ils le pouvaient, rougiraient certainement d'être en si mauvaise compagnie.

Voici la citation de Renan rapportée et nullement minimisée par André Siegfried : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ! Mot profond qui a décidé de l'avenir du christianisme. Mot d'un spiritualisme accompli, et d'une justesse merveilleuse, qui a fondé la séparation du spirituel et du temporel et a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation ». Comme on reconnaît là le charme perfide de la trop célèbre *Vie de Jésus* ! Pourtant, la vraie doctrine ne peut être plus claire sur ce sujet : César est l'autorité, et « toute autorité vient de Dieu », alors comment peut-il y avoir cloison étanche entre les deux ? Comment peut-il y avoir séparation complète entre deux pouvoirs dont l'un dépend si intimement de l'autre ? D'ailleurs, Siegfried n'affirme pas que cette indépendance est ce qu'il y a de meilleur, non ; il assure tout simplement qu'elle a valu la supériorité indubitable de l'Occident sur l'Orient, quant à l'« efficacité ». La faiblesse de l'argument laisse cependant une fort méchante note pour un lecteur catholique.

Il faudrait que le lecteur remarque bien qu'André Siegfried n'est pas clair sur ce point ; ainsi, deux lignes après avoir parlé de « séparation du spirituel et du temporel », il y revient avec le mot « distinction de la vie civile et de la vie religieuse ». Quelle différence entre les deux mots ! et l'auteur ne s'y arrête pas du tout... ; pourtant, tout est là. Et n'allons pas croire, en plus, que Siegfried n'apprécie pas la collaboration de Dieu et de

César ; à la page 51, il écrit : « La France moderne, celle de la Révolution, est le résultat d'une double révolte, contre l'autorité soit du Roi, soit de l'Eglise. [...] De ce vice dans les origines de la France contemporaine celle-ci pâtit encore ».

*L'Ame des peuples*, malgré l'évident embarras de son auteur au sujet de l'Eglise catholique, n'en reste pas moins classique en ce genre. Il peut être fortement conseillé à tous les esprits bien formés, car, encore une fois, il est bien fait, clair, et sans aucun parti pris.

Jean-Paul BEAUSOLEIL, *ptre*

CHASTEL (Guy).

*Sainte Jeanne de France*. Paris, Ed. Franciscaines [1950]. 164p. h.-t. 19cm.

Fille, sœur et épouse de rois de France, sainte Jeanne, récemment canonisée, connut d'abord une existence tourmentée, mais dont le déclin fut couronné par une œuvre digne de sa noblesse et de ses hautes qualités.

Dans l'ouvrage de Chastel, ses deux aspects de la vie de la Sainte sont étudiés sous les titres *Une princesse de sang* et *Une princesse de Dieu*. La première partie nous fait connaître la duchesse d'Orléans, puis de Berry, et signale tout le tragique d'un mariage avec le prince qui la répudiera, une fois devenu roi de France. C'est alors que se dessinera la vocation de celle qui fut la fondatrice de l'Annonciade, l'apôtre et la grande sainte dont l'Eglise vient de doter la France.

Roland GERMAIN

PEETERS (Paul), s.j.

*Figures bollandiennes contemporaines*. Paris, Ed. P. Lethielleux, 1948. 118p. 18.5cm. (Coll. *Du-rendal*). \$0.80 (par la poste \$0.90).

Les Bollandistes, au sein de la Compagnie de Jésus, constituent une société de savants ayant pour tâche exclusive d'écrire la vie des saints. Ce livre magnifiquement écrit nous présente cette grande œuvre et quelques-unes des figures dominantes qui l'ont animée.

R. L.

PÉGUY (Marcel).

*Pourquoi Péguy fonda les « Cahiers »*. Paris, Editions du Co-quistador [c1950]. 87p. 19cm.

Dans la *Préface*, l'auteur nous apprend que cette brochure a été publiée afin de commémorer le cinquantième du premier *Cahier de la Quinzaine* de Charles Péguy. Aussi son fils, se rappelant la fameuse phrase : « qui ne gueule pas la vérité, quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires ! » désire montrer au public non seulement le poète Péguy mais aussi le « Péguy socialiste [...] opposé à ce régime parlementaire dont il dénonce — déjà — toutes les turpitudes ». Dans ce but, il raconte d'abord la naissance de la vocation de l'écrivain, puis il montre ce que sont le *Journal vrai* et les *Cahiers de la Quinzaine*.

Voilà donc en quelques mots ce que contient ce document qui sera utile à tous ceux qui veulent connaître aussi bien la doctrine poli-

tique et sociale de Péguy que sa poésie.

Roland GERMAIN

ZELLER (Renée).

*L'homme et le navire d'Antoine de Saint-Exupéry*. Paris, Ed. Alsatia [1950]. 167p. h-t. 19cm. \$2.25 (par la poste \$2.35).

Renée Zeller réussit une étude intéressante de la vie d'Antoine de Saint-Exupéry en nous faisant suivre les étapes de l'ascension de son âme vers Dieu. Elle nous montre aussi le travail de la grâce dans cette âme splendide, chrétienne beaucoup plus « par l'amour que par l'intelligence », orientée vers l'idéal religieux par Dieu qui la conduit au Christ sur le chemin d'une charité grandissante envers l'humanité entière.

Nous référant à *Citadelle*, il est curieux de constater le parallélisme entre Saint-Exupéry et Virgil Gheorghiu dans la *Vingt-cinquième heure*, entre certains textes de Saint-Exupéry et d'autres de Paul de Tarse ou du Christ.

Cette étude très bien écrite apporte aux nombreux admirateurs de Saint-Exupéry de nouveaux aperçus sur sa vie et son œuvre.

Simone GERMAIN

LIVRES POUR LES JEUNES

JOHNS (Captain W.E.).

*Biggles, combattant du ciel*. Traduit de l'anglais par Roger-J. Marrioux. Paris, Presses de la Cité [c1950]. 189p. 20.5cm.

*Biggles, combattant du ciel* est un ouvrage qui a tout d'abord été publié en anglais sous le titre de

*Rescue Flight*. La traduction est de Roger-J. Marieux.

C'est le premier d'une série d'au moins sept volumes, chacun devant former un tout distinct. Ce récit de prouesses, d'aventures, d'initiatives audacieuses autant qu'irréfléchies enchantera les jeunes de dix à quinze ans. Lors de la guerre de 1914-18, Nigel Fortymore, aviateur sur le front de France, est disparu. Son jeune frère et un ami Rip, convaincus que Nigel n'est pas mort, entreprennent de le retrouver.

L'ouvrage est écrit avec un souci d'objectivité et beaucoup de précision technique, car l'auteur est lui-même ancien combattant. Les jeunes garçons surtout seront enchantés de lire *Biggles, combattant du ciel*. La traduction des vocables techniques anglais est excellente, mais l'auteur semble en abuser.

Voici un ouvrage dont le ton, l'allure et la présentation sont dans le goût moderne. La figure attachante du héros suscitera beaucoup de sympathie et d'intérêt chez les jeunes.

R. L.

GODINOT (M.-J.).

*Mon année de joie*. Premier semestre : de l'Avent à Pâques — Deuxième semestre : de Pâques à l'Avent. Paris, Ed. Fleurus [1951]. 47p. chacun, ill. 15.5cm. (Coll. *Haut les cœurs !*, nos 19-20). \$0.25 (par la poste : \$0.30).

Nouvelles venues dans la Collection *Haut les cœurs* si justement appréciée, ces deux brochures s'adressent spécialement aux fillettes de 8 à 12 ans.

Suivant le calendrier liturgique, l'auteur propose pour chaque fête

ou temps de l'année un ou plusieurs « billets » qui, rédigés pour la plupart sous la forme si attrayante de l'histoire, présentent aux jeunes lectrices une leçon de fierté chrétienne, de charité, de vaillance ou de joyeuse confiance en Dieu, très facilement assimilable pour elles.

Chaque volume, dans lequel est encarté un petit signet imprimé, spécialement rédigé en vue de faciliter la compréhension et l'assimilation du texte, constitue en fait un véritable petit livre de formation spirituelle personnelle, dont la lecture entraînera chaque enfant à un dépassement d'elle-même en déterminant en elle le désir ardent de devenir meilleure.

Le tome I est consacré au premier semestre de l'année liturgique s'étendant de l'Avent à Pâques ; le second correspondant au semestre allant de Pâques à l'Avent. Mais c'est bien entendu les deux livres que chaque fillette voudra posséder pour pouvoir alimenter sa vie spirituelle tout au long de l'année.

E. F.

LABAT (Pierre).

*Deux rubans noirs*. Récit. Illustrations de Pierre Joubert. Paris, Ed. Alsatia [c1951]. 178p. ill. 19cm. (Coll. *Signe de piste*, no 44).

Premier roman du type « Raider » révélant aux jeunes et aux scouts eux-mêmes un scoutisme sous un angle nouveau. Ce n'est cependant pas à une révolution, ni à une rupture d'avec les traditions scouts établies par B.P. que nous devons nous attendre en parcourant ce volume. Bien au contraire, il s'agit d'un retour aux vieux principes du scoutisme, à l'esprit chevaleresque : la vie rude, le service dur et viril adaptés à notre époque de confort, engloutie dans la passivité.

Quant à l'action, elle se passe en Allemagne occupée et gravité autour d'un avion qui s'est écrasé dans un ravin. Cet avion, c'est l'image de la civilisation à l'agonie, civilisation que les « Raiders » doivent à tout prix restaurer.

Les personnages de ce petit roman nous sont très sympathiques. Ce sont des scouts, de ces jeunes que nous cotoyons chaque jour, mais quelque peu idéalisés pour les besoins de la cause. Etienne entre le premier en scène. Etienne qui fut scout il y a bien longtemps, Etienne qui n'a pas su résister à Lucien et qui a laissé mourir Rudi. Vient ensuite Jacques, le vainqueur d'Etienne et vainqueur aussi de la « neige, du vent et de la mort » même.

Et que dire du style ? Il est alerte, accessible à tous, imagé et s'harmonisant parfaitement avec le récit d'aventure conditionnée par une vie austère et une discipline rigoureuse mais bienfaisante.

Alphonse LUTZ

MANCE (Marie).

*La ravissante histoire de la Vierge Marie.* Paris, P. Lethielleux, [1951]. 195p. ill. cartes, 19cm.

Dans ce volume écrit avec une admirable simplicité et un zèle plein de ferveur pour la Vierge Marie, une religieuse, qui est de plus une éducatrice, s'est fait un devoir de révéler aux enfants la figure attachante de leur Mère du Ciel. A cette tâche délicate, l'auteur a apporté la fraîcheur et la jeunesse d'une âme mariale dont l'unique souci est de faire passer dans le cœur d'autrui beaucoup de cet amour confiant et de cette dévotion sereine qui l'animent. A la

suite de Dom Eugène Vandeur qui présente le livre, il ne nous est plus permis de douter que Marie Mance y ait pleinement réussi. Le moine bénédictin écrit : « J'imagine facilement que nos tout-petits et même de tout-grands seront réellement ravis devant cette *Histoire* ; qu'ils en écouteront ou dévoreront les pages et que, n'est-ce pas l'essentiel ? ils ne sauront plus voir en la Vierge Marie qu'une toute puissante, une très clémentine, une très douce *Maman du Ciel*. »

*La ravissante histoire de la Vierge Marie* se divise tout naturellement en trois parties : Marie enfant ; la Maman de Jésus ; histoire de la Reine du Ciel. Quelques illustrations d'assez bon goût agrémentent ce récit dont la lecture fera les délices de la jeunesse tout en l'incitant à mettre sa confiance en cette Mère du Perpétuel Secours, en cette Reine des cœurs.

Claude RICHARD

RICHOMME (Agnès).

*Sainte Catherine Labouré.* Illustrations de Robert Rigot. Paris, Ed. Fleurus [1951]. s.p. ill. 27cm. (Coll. Belles histoires et belles vies, no 9).

Dans ce style alerte et vivant qui caractérise chacun de ses ouvrages pour la jeunesse, Agnès Richomme présente aujourd'hui, dans la collection illustrée *Belles histoires et belles vies*, la figure attachante de l'humble Fille de la Charité, Catherine Labouré.

Tous les enfants et bien des adultes liront avec émerveillement la vie de cette petite paysanne de France à qui la Sainte Vierge donna pour mission spéciale de pro-

mouvoir la dévotion à la médaille miraculeuse. Ils y trouveront la source d'une confiance renouvelée en la prière toute-puissante de Notre-Dame.

Pour peu originales et tout dénuées de fraîcheur qu'elles soient, les illustrations de Robert Rigot ont le mérite de n'être pas de nature à inculquer à l'enfant le culte du mauvais goût.

Patrice THIERRY

ROUGEMONT (Pierre) et  
GUIDONI (Jean).

*La dame blanche.* Illustrations de Pierre Joubert, Paris, Ed. Fleurus de Gautier-Languereau, 1951. 125p. ill. 18cm. (Coll. *Jean-François*).

Nous avons beau être au siècle des avions à réaction et de la thermodynamique, il n'empêche qu'un fantôme se promène, tout comme

au bon vieux temps, autour d'un antique manoir. Et ce mystère inquiète d'autant plus six petits Parisiens qui viennent passer leurs vacances dans ce coin étrange, que non seulement les habitants du village, mais les personnes les plus sérieuses — chef de gare, médecin, M. le curé lui-même — ont renoncé à trouver une solution à ce mystère.

La découvrira-t-on ? Les six garçons au tempérament si divers y seront-ils pour quelque chose ?... Mais quand ils croient la tenir, le récit leur échappe et rebondit en d'inattendues et angoissantes péripéties.

C'est donc un roman plein d'énigmes et de surprises qui est présenté aux jeunes lecteurs. Avec les héros de ce drame, ils s'enthousiasmeront pour l'aventure que leur proposent des amis au cœur généreux et au courage sans défaillance.

G. L.

**Enfin en librairie !**

## **AVENTURE AUTOUR DU MONDE**

**par Jacques HÉBERT**

**Tome I : L'EXTRÊME-ORIENT EN FEU,**

232 p., 29 photos, 4 cartes \$1.75 (fr. \$1.90)

**Tome II : L'INDE AUX MYSTÈRES,**

232 p., 25 photos, 2 cartes \$1.75 (fr. \$1.90)

**Tome III : L'ASIE MUSULMANE,**

248 p., 26 photos, 3 cartes \$1.75 (fr. \$1.90)

**Les 3 volumes : \$5.00 (par la poste : \$5.25)**

**FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal.**

*Le choix des livres pour les adolescents*

et

*l'organisation d'une bibliothèque**(Suite et fin)*

Les adolescents, ne l'oublions pas, sont à la croisée des chemins. L'âge de l'insouciance est passé : ils ne devront plus bientôt compter sur leurs parents et sur leurs maîtres pour subvenir à leurs besoins. Il leur faut dès lors choisir un état, un métier, une profession. Les circonstances décideront du choix du plus grand nombre. Plusieurs cependant, resteront libres d'opter pour le genre de travail qui paraît s'harmoniser avec leurs penchants et leurs aptitudes physiques et intellectuelles. Les ouvrages qui traitent des carrières ne manquent pas. Les bibliothécaires, les éducateurs s'efforceront de les connaître, de les communiquer à leurs clients, à leurs élèves, afin de leur permettre de s'engager dans la bonne voie, les yeux grands ouverts. Une collection nouvelle : *Nos beaux métiers par les textes* publiée chez Mappus mérite une mention spéciale. Ce sont plus que des ouvrages d'orientation : ils sont une œuvre d'érudition et de culture. Le compilateur, Louis Barjon, y a rassemblé des textes tirés des auteurs anciens et modernes, destinés à faire connaître et à exalter quelques états : la médecine, la vie militaire, la vie des champs, l'enseignement, la carrière du marin.

Les ouvrages scientifiques, les livres de nature jouissent d'une vogue plus grande chez les adolescents. Ils ont commencé l'étude des sciences ; ils cherchent dans la lecture un complément des textes étudiés, une évasion à l'aridité de l'enseignement didactique. Pour vulgariser la science, pour la faire aimer des adolescents, « il faut d'abord leur plaire et rattacher notre sujet à ce qui les intéresse, aux connaissances qu'ils possèdent déjà. Il faut aussi leur faire comprendre d'une manière concrète que la science exige des preuves plus rigoureuses que celles qu'on demande dans la vie ordinaire ». Avant 16 ans, ils s'intéresseront à la biologie, à la zoologie, à la physiologie ; plus tard, la physique, la chimie et leurs applications, l'astronomie même retiendront leur attention. La présentation importe plus que le sujet. « L'enfant étant en développement constant, il s'intéresse plus à une description

de caractère dynamique qu'à une description de caractère statique ». La méthode biographique qui raconte la vie des hommes de science, le récit et la description des travaux de recherches sont celles qui ont chance d'obtenir le plus de succès.

Les livres scouts, les ouvrages qui présentent la théorie de la musique, l'analyse et l'explication des pièces musicales ; ceux qui montrent les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de l'architecture et exposent la théorie de la beauté esthétique conviennent aussi à cet âge. Dans le choix des livres d'art, il faut user de prudence et, sans verser dans une fausse prudence, il convient de tenir compte de l'inexpérience du lecteur.

L'adolescent a le goût de l'aventure, il rêve de s'élancer vers l'inconnu. La radio, le cinéma, les journaux et les revues lui révèlent des pays merveilleux. Il veut parcourir le vaste monde, découvrir des régions nouvelles. Peu nombreux sont ceux qui pourront satisfaire ce besoin : la plupart devront se contenter de visiter leur patrie et les pays étrangers de l'extérieur. On ne s'étonne pas alors de l'attrait qu'exercent, à cet âge, les récits de voyages et d'explorations. Ils meublent l'intelligence de connaissances utiles, élargissent l'horizon et constituent un heureux dérivatif à la lecture des romans.

Le roman, tel que nous l'entendons, ce n'est pas seulement une œuvre de fiction ; c'est avant tout une histoire dans laquelle le sentiment, pour ne pas dire la sentimentalité, ou l'amour occupent le premier plan. A la base de tout roman, l'éternelle lutte du mal contre le bien. Et comme le mal l'emporte trop souvent, on ne doit pas s'étonner de la multitude des romans immoraux ou au moins troublants.

Le marché est inondé de ces flots fangeux. Les romans à la mode garnissent les montres des librairies, les comptoirs des grands magasins, des restaurants et des bibliothèques circulantes. Le renom de l'auteur, le snobisme, la réclame des journaux et la critique flatteuse des revues augmentent le danger.

Quoi d'étonnant qu'on les recherche ? Ils sont dans toutes les mains : on se les passe en secret : jeunes et vieux, les jeunes filles surtout, les dévorent au bureau, dans le tramway, à la maison.

Pour combattre ce fléau, les éditeurs catholiques se sont évertués à produire un nombre sans cesse croissant de ces romans qui offrent à l'âme sensible et assoiffée de tendresse des jeunes, une intrigue amoureuse et honnête. Mais n'oublions pas que René Bazin soutenait que pareils livres sont « une œuvre fautive et néfaste ». Ils procurent un amusement, mais ils le font trop souvent aux dépens de notre recueillement intérieur. Ils ne distraient pas seulement ; ils dissipent, énervent, émoussent nos facultés ; ils nous pcussent hors de nos chemins.

Les remarques qui précèdent s'appliquent aux romans d'amour. Nous savons tous que le roman est devenu, comme la poésie, un genre. Les écrivains modernes recourent à ce genre pour exposer leurs théories sociales et économiques, pour raconter l'histoire, pour défendre ou combattre une doctrine. Bannir le roman, ce serait priver les lecteurs d'une tranche appréciable de la littérature contemporaine.

Nous devons quand même faire comprendre aux jeunes que la vie, trop brève, est une affaire sérieuse ; que nous n'avons pas le temps, ni le droit d'en gaspiller la moindre parcelle. La récréation, la halte sont nécessaire ; elles nous permettent de reprendre haleine et de repartir, avec une vigueur renouvelée, vers de nouveaux travaux. Mais, nés pour le labeur, nous ne devons pas faire du repos la règle de notre vie, ni consacrer à des lectures divertissantes des heures précieuses. Ces lectures, d'ailleurs, « engourdissent l'esprit, elles ne le nourrissent pas ; elles le rendent peu à peu incapable de réflexion et de concentration, par suite de production. »

Mais puisqu'il faut accorder aux romans droit de cité dans nos bibliothèques d'adolescents, nous nous comporterons à leur endroit comme vis-à-vis des étrangers indésirables. Nous nous montrerons plus sévères avant de leur accorder le droit d'entrée et de séjour. Nous userons ensuite, auprès des lecteurs, de tout le tact et de toute la persuasion dont nous sommes capables pour les orienter vers des lectures instructives et formatrices.

Le premier pas dans le travail d'orientation des lectures, c'est d'apprendre aux jeunes à lire vraiment, à distinguer l'accessoire de l'essentiel. Les méthodes varieront : on tiendra compte des goûts personnels, du développement intellectuel, de la curiosité versatile et des sympathies individuelles. On procédera avec prudence, avec lenteur ; on évitera de brûler les étapes. On se rappellera que le jeune est susceptible, qu'il est timide aussi. Il a horreur de paraître ridicule. Donc, pas d'air de supériorité, pas de sarcasme, pas de dédain pour les jugements erronés, sommaires ou absolus qu'il portera sur les livres ou leurs auteurs.

Dans le domaine de la lecture, comme dans celui de l'enseignement, il est d'une saine pédagogie de procéder du connu à l'inconnu. L'adolescent normal a déjà beaucoup lu : il connaît et a appris à aimer les classiques de l'enfance. En lui rappelant que plusieurs ont été écrits pour les adultes, on l'amènera à les relire et à les mieux apprécier. Cette rencontre des fidèles amis de ses jeunes années, une fréquentation plus profonde des maîtres de la littérature enfantine, lui procureront la sûreté de goût qui lui manque, aiguïseront son sens critique, et « atténueront le dommage de la cassure qu'est l'adolescence ». Il reviendra apprendre, à leur école, « dans le climat de la plus gratuite fantaisie, de l'humour le plus fin, de l'idéal le plus élevé et à travers

la poésie la plus pure parce que la plus authentique, la profondeur et l'étendue des vérités premières. »

On se mettra à la place de l'adolescent : on fera table rase de ses goûts personnels, de ses préjugés. On tiendra compte de l'appétit omnivore du jeune moderne, de son goût de l'information, de son penchant au rêve, « de ses passions brûlantes pour des causes naïves. » « On laissera s'exercer son jugement, ses préférences. On corrigera ses erreurs, mais on le fera sans ironie, sans sarcasme. On lui fera comprendre que la littérature n'est pas toute la vie et on le formera à un certain discernement qui le rendra apte à replacer la littérature dans la vie et à enrichir l'une par l'autre. »

Ce travail est délicat, tout hérissé de difficultés. Il place sur les épaules de l'éducateur une lourde responsabilité. Le fruit, cependant en vaut la peine. Sous notre conduite éclairée, désintéressée et sympathique, l'adolescent s'habitue à lire les bons livres. Dans leur commerce, il apprendra à coordonner ses idées, à apprécier la valeur réelle des choses, à régler ses actes sur la droite raison. Il en résultera pour lui, des habitudes d'ordre, de pondération, de logique, qui sont les traits fondamentaux de la mentalité française et l'apanage glorieux de l'humaniste, de l'homme complet.

Avant de terminer cette causerie, quelques mots sur l'organisation d'une bibliothèque pour adolescents. On leur réservera une salle spéciale, qu'ils pourront considérer comme leur domaine, où ils pourront évoluer à l'aise, sans crainte de déranger les autres lecteurs et de s'entendre rappeler à l'ordre. On confiera la surveillance à une personne expérimentée et au courant des problèmes de l'adolescence et de la littérature qui leur convient.

La collection comprendra une grande variété d'ouvrages de référence, de livres récréatifs et instructifs. De fréquents récolements permettront d'éliminer ceux qui ne sont pas lus, qui ne plaisent pas, et de les remplacer par des titres susceptibles d'intéresser. On n'hésitera pas à acheter plusieurs exemplaires des livres pour lesquels la demande est plus forte. Un choix de revues de toutes sortes s'impose, comme aussi la constitution d'un fichier de documentation qui renfermera des coupures de journaux et de revues, des brochures, des guides, des cartes. Quant au classement de ces matières, on classe dans un rayon la documentation se rapportant à un sujet déterminé. On adopte un classement alphabétique ou méthodique. Il y a lieu également de faire un triage.

Il faut un tableau d'affichage permettant d'offrir aux jeunes certaines nouveautés, listes de livres, images, illustrations. On recommande une vitrine pour les expositions, surtout pour les expositions d'ouvrages nouveaux. Une filmathèque et une disco-

thèque ajoutent un attrait nouveau et augmentent l'utilité de la bibliothèque.

Aménagement. — On recourra, si possible, à des matériaux assourdissants, qui amortiront les bruits. Les murs seront peints de couleurs claires : bleu, rose et vert, et les rayons seront de la même teinte. Les meubles seront solides, mais confortables et ressembleront, autant que possible, à ceux qui ornent le vivot de nos maisons.

Catalogue. — Le catalogue sera plus précis que celui rédigé pour les adultes. On fera un usage plus fréquent des fiches analytiques, fiches de renvoi et d'orientation. Comme la bibliothèque d'adolescents est une bibliothèque de documentation, il est important que le bibliothécaire se donne la peine d'examiner le livre et de faire des fiches indiquant les sujets s'y rapportant. Le catalogue deviendra ainsi un merveilleux instrument de documentation.

Une installation de cette nature entraînera des déboursés parfois considérables. Mais ils peuvent être répartis sur une période de quelques années. De toute façon, si j'ai réussi à vous convaincre de l'importance du problème des lectures des adolescents, vous admettrez que cette initiative pour coûteuse qu'elle puisse paraître, vaut la peine d'être mise en œuvre pour le plus grand bien de notre jeunesse.

Joseph BRUNET

### *Carrefour de l'A.C.B.F. aux Trois-Rivières*

*Invitation du président aux membres de l'A.C.B.F.*

**M.** Raymond Tanghe, président de l'A.C.B.F. invite instamment tous les membres de l'Association à assister au Carrefour du 27 avril qui aura lieu aux Trois-Rivières<sup>1</sup>. Le sujet qui y sera étudié et discuté est le problème soulevé au dernier congrès : la responsabilité morale du bibliothécaire. Afin d'être compétent dans le choix des livres du point de vue moral, il convient de connaître la valeur des bibliographies-conseils. Mlle Juliette Chabot en fera l'analyse au point de vue moral et au point de vue culturel. Afin de pouvoir aussi renseigner judicieusement les lecteurs qui demandent des livres à l'Index ou des livres dangereux pour certaines catégories de lecteurs, il convient de connaître la conduite à suivre en pratique. M. Edouard Gagnon, p.s.s., qui nous a exposé les grands principes directeurs lors du Congrès, va cette fois résoudre des problèmes concrets qui sont l'expérience commune des bibliothécaires.

Ce Carrefour fut placé un *dimanche* de printemps, afin que tous soient libres d'y assister. Il aura lieu aux Trois-Rivières, afin

<sup>1</sup> Le départ de Montréal se fera de la Bibliothèque municipale, par autobus, à 10 h. a.m. Le prix du billet est de \$3.00. On est prié de retenir sa place aussitôt que possible au Secrétariat de l'A.C.B.F., n/s l'Université de Montréal, 2900, boul. du Mont-Royal. AT. 9451.

d'être à la portée du plus grand nombre. La date ? le 27 avril 1952. De grand cœur réunissons-nous. Trois-Rivières vous fera honneur, vous verrez !

#### LE COMITÉ DES CARREFOURS

### *Le jubilé d'argent du R.P. Fernand Guilbault, c.s.v.*

Le R. P. Fernand Guilbault, c.s.v. a fêté, les 12 et 13 mars dernier, le 25<sup>e</sup> anniversaire de son ordination sacerdotale. A cette occasion, une messe solennelle fut célébrée par le jubilaire en l'église Saint-Jean-Baptiste et un banquet servi, dans la soirée, à l'école Saint-Jean-Baptiste. Parmi les convives invités à prendre la parole, on remarquait le R. P. Paul-Aimé Martin, c.s.c., directeur de Fides, qui se fit l'interprète des bibliothécaires pour remercier le R. P. Guilbault.

Celui-ci, dont la vie sacerdotale fut en majeure partie consacrée à l'enseignement du grec, fit ses humanités classiques et ses études théologiques à Joliette. Après un séjour d'une année à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, le R. P. Guilbault compléta le cycle de ses études à l'université de Montréal où il décrocha le titre de licencié en Théologie, en Lettres et en Pédagogie.

Grâce à son érudition et à sa culture brillantes, le R. P. Guilbault a pu exercer un magnifique rayonnement dans le monde de la bibliothéconomie. Admirablement préparé à l'enseignement de cette discipline par des études spéciales à l'Ecole des Bibliothécaires et par un séjour à l'université de Chicago, il enseigne actuellement la classification décimale à l'Ecole des Bibliothécaires de l'université de Montréal. En 1947, le R. P. Guilbault fut élu membre du Conseil de l'A.C.B.F. ; il y occupa successivement les postes de conseiller ('47-'48), puis de secrétaire ('48-'49). A la fin de 1949, il assumait de nouveau, pour deux ans, la charge de conseiller.

La revue *Lectures*, qu'il honora pendant plusieurs années de sa collaboration, s'unit au Conseil et à tous les membres de l'A.C.B.F. pour présenter au jubilaire ses meilleurs vœux de longue et féconde vie apostolique.

R. L.

#### À paraître sous peu

### **HISTOIRE DU CANADA**

par les textes

Michel Brunet — Guy Frégault — Marcel Trudel

312 pages, 6 3/4 x 9 1/4 relié toile

# Liste des fiches de catalogue

## publiées en janvier et février 1952

### Édition du 1er janvier 1952

52-E1	ACHARD	<i>Les grandes légendes de l'histoire</i> (1943)
52- 2	AUDET	<i>Le chant de la forêt</i> (1949)
52- 3	BASILE, FR.	<i>Aux rythmes des tambours</i> (1946)
52- 4	BERNARD	<i>Juana, mon aimée</i> (1946)
52- 5	* * *	<i>La Sainte Bible</i> (1951)
52- 6	BRUCHESI	<i>Canada réalités d'hier et d'aujourd'hui</i> (1948)
52-E7	CLEMENT	<i>Quel beau pays</i> (1948)
52-E8	DAVELUY	<i>Le cœur de Perrine</i> (1940)
52- 9	DESROSIERS	<i>Les engagés du Grand Portage</i> (1946)
52-E10	EUCARISTE, FR.	<i>Contes du charpentier Joseph</i> (1946)
52- 11	GIROUX	<i>Au delà des visages</i> (1948)
52- 12	GUEVREMONT	<i>Marie-Didace</i> (1947)
52- 13	HARPE	<i>Le jongleur aux étoiles</i> (1946)
52- 14	KIRBY	<i>Le Chien d'or</i> (1926)
52- 15	LEGAULT	<i>La rançon de la cognée</i> (1945)
52- 16	LENORMAND	<i>Enthousiasme</i> (1947)
52- 17	LLEWELLYN	<i>Ton foyer</i> (1947)
52-E18	MOLLIER, MGR	<i>Au pays du ranch</i> (1951)
*52- 19	PELLERIN	<i>Le combat des élus</i> (théâtre) (1950)
52- 20	ROBIDOUX	<i>Lueurs de la littérature, des écrivains</i> (1951)
52- 21	RUMILLY	<i>Histoire du Canada</i> (1951)
52- 22	SAVARD	<i>La Minuit</i> (1949)
52- 23	* * *	<i>Le laïc et les missions</i> (1951)
52- 24	TANGHE	<i>Pour un système cohérent des bibliothèques au Canada français</i> (1952)

### Edition du 15 janvier 1952

52-E25	ACHARD	<i>La caverne des Rocheuses</i> (1941)
52-E26	ALAIN	<i>La nuit merveilleuse de la cigogne</i> (1951)
52- 27	AUDET	<i>La chanson du bonheur</i> (1949)
52- 28	BEAUCHEMIN	<i>Choix de poésies</i> (1950)
*52- 29	* * *	<i>Faites ça... et vous vivrez!</i> (Evangiles) (1951)
52- 30	BLESS	<i>Traité de psychiatrie pastorale</i> (1950)
52- 31	BOURRET	<i>Scandales de l'économie</i> (1950)
52- 32	BRUCHESI	<i>Histoire du Canada</i> (1951)
52-E33	CLEMENT	<i>Saint Jean Bosco</i> (1945)
52-E34	DAVELUY	<i>La captivité de Charlot</i> (1938)
52- 35	DELAROCHE	<i>Québec</i> (1950)
52- 36	ELIE	<i>La fin des songes</i> (1950)
52- 37	GASPE, DE	<i>Les anciens Canadiens</i> (1925)
52- 38	GUEVREMONT	<i>Le Survivant</i> (1945)
52- 39	HEBERT	<i>Autour de l'Afrique</i> (1950)
52- 40	HONORE	<i>5 minutes avec le bonheur</i> (1950)
52- 41	LARUE, S.J.	<i>Le verger</i> (1943)
52- 42	LENORMAND	<i>Dans la toile d'araignée</i> (1949)
52- 43	LENORMAND	<i>La plus belle chose du monde</i> (1952)
*52- 44	MENU, O.P.	<i>La fille des marais: Maria Goretti</i> (1951)
*52- 45	NADEAU, O.M.I.	<i>Un homme sortit pour semer</i> (1951)
52- 46	PANNETON	<i>30 arpents</i> (1938)
52- 47	ROY	<i>Bonheur d'occasion</i> (1947)
52- 48	SAVARD	<i>L'abatis</i> (1949)

\* indique 6 fiches par série.

## Edition du 1er février 1952

52-E49	BARBEAU	<i>La bague de vertu</i> (1950)
52-E50	BARBEAU	<i>Le fin voleur de Valenciennes</i> (1950)
52-E51	BARBEAU	<i>Le phœnix doré</i> (1950)
52- 52	BERNAGE	<i>Les belles-mères</i> (1951)
52- 53	BERNOVILLE	<i>Grignion de Montfort</i> (1946)
52- 54	CORDONNIER	<i>Les grandes heures du foyer</i> (1948).
52- 55	DRAGON, S.J.	<i>Enseveli dans les neiges</i> (1951)
52- 56	FREDERIC, S.J.	<i>Toi l'homme nouveau</i> (1942)
52- 57	GAUTHIER	<i>Le Canada français et le roman américain</i> (1948)
52- 58	GIRARD	<i>Oeuvres et disques de Beethoven</i> (1952)
52-E59	HEDOIN	<i>Annorix le Carnute</i> (1947)
52- 60	LANDOWSKA	<i>Petite histoire des grands musiciens</i> (1947)
52- 61	LEGENDRE	<i>La radio puissance sociale</i> (1951)
52- 62	L'ERMITE	<i>Le fiancé invisible</i> (1951)
*52- 63	MINVILLE	<i>Le citoyen canadien-français</i> (1946)
52-E64	MOLLIER, MGR	<i>Les broussards de l'Ouest</i> (1951)
52- 65	MONTIER	<i>L'idéal fiancé</i> (s.d.)
52- 66	PORTER, O.F.M.	<i>L'institution catéchistique au Canada</i> (1949)
52- 67	ROBERT, F.E.C.	<i>Les astres et les lettres</i> (1950)
52-E68	ROBILLARD	<i>La géographie et les tout-petits</i> (1950)
52- 69	RUMILLY	<i>Histoire de la province de Québec</i> , (1940)
52- 70	SERTILLANGES	<i>La vie intellectuelle</i> (1944)
52-E71	STEVENSON	<i>La flèche noire</i> (1949)
52- 72	VINAY	<i>Une mère et ses enfants</i> (1949)

## Edition du 15 février 1952

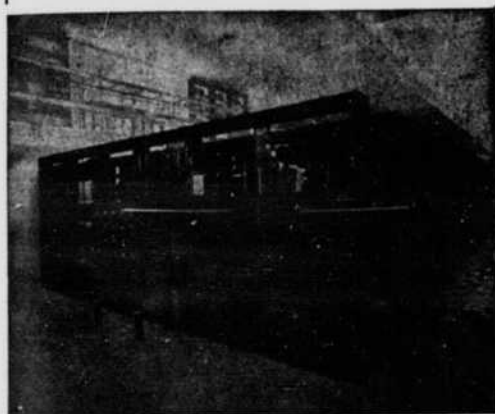
52-E73	BARBEAU	<i>L'eau qui rajeunit</i> (1950)
52-E74	BARBEAU	<i>La fontaine de Paris</i> (1950)
52-E75	BARBEAU	<i>La princesse du Tombozo</i> (1950)
52- 76	BERNAGE	<i>Brigitte sous le ciel gris</i> (1946)
*52- 77	BRIEN, S.J.	<i>La constitution apostolique « Bis sæculari »</i> (1951)
52- 78	CARREL	<i>Réflexions sur la conduite de la vie</i> (1950)
52- 79	DANIEL-ROPS	<i>Jésus en son temps</i> (1945)
52-E80	DEFOE	<i>Vie et aventures de Robinson Crusoe</i> (1948)
52- 81	CHAPAIS	<i>Cours d'histoire du Canada</i> (1944)
52- 82	DESMARAIS	<i>Le bonheur cet inconnu</i> (1950)
52- 83	GINGRAS	<i>Figures de sociologie catholique</i> (1951)
52- 84	GIRARD	<i>Les neuf symphonies de Beethoven</i> (1949)
52- 85	LASNIER	<i>Escales</i> (1950)
*52- 86	BONAVENTURE	<i>Les six ailes du séraphin</i> (1951)
52- 87	MARMION	<i>Le Christ idéal du moine</i> (1947)
52- 88	MINVILLE	<i>L'homme d'affaires</i> (1949)
52- 89	MONETTE, O.P.	<i>La beauté de Dieu</i> (1950)
52- 90	MONTIER	<i>L'idéale fiancée</i> (s.d.)
52- 91	O'LEARY	<i>Introduction à l'histoire de l'Amérique latine</i> (1949)
52-E92	OTT	<i>Siri au Spitzberg</i> (1947)
52- 93	POTVIN	<i>Le roman d'un roman</i> (s.d.)
52-E94	ROY	<i>Contes populaires gaspésiens</i> (1952)
52- 95	VALLERAND	<i>Introduction à la musique</i> (1949)
52-E96	VALLERAND	<i>La musique et les tout-petits</i> (1950)

Pour renseignements ou commande, prière de s'adresser à :

FICHES DE CATALOGUE, Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal.

- Ces fiches sont offertes aux bibliothécaires aux conditions suivantes :
- \$50.00 — un ABONNEMENT d'un an (576 séries) ;
  - \$ 5.00 — un livret de TIMBRES pour l'achat des séries de fiches ;
  - \$ 0.20 — première série de chaque commande ;
  - \$ 0.12 — autres séries de 3, 4 ou 5 fiches ;
  - \$ 0.03 — chaque fiche supplémentaire. (Ex.: série de 6 fiches : \$0.15)

*Protégez vos  
volumes précieux!*



## **BIBLIOTHÈQUES EN ACIER**

Permanentes. Faites d'acier extra fort recouvert d'émail cuit au four. Demandez nos prix.

**ELECTRICAL MANUFACTURING  
CO., LTD.**

Claude ROUSSEAU, prés.  
MONTMAGNY, Qué.

## **ÉPOUSE ET MÈRE AVEC MARIE**

*par*

*J. L'Archevêque-Duguay*

Ce petit volume marque un sommet. Cela n'est plus de la simple poésie familiale mais de la pure et claire mystique. L'auteur évolue dans ce genre nouveau avec une aisance parfaite, parce que, là encore, elle n'a qu'à transposer ses propres expériences, qu'à traduire des impressions ressenties.

90 pages : \$0.75  
(par la poste : \$0.85)

— F I D E S —

25 est, rue Saint-Jacques  
MONTREAL

PROSPECTUS  
FICHES  
EN-TÊTES DE LETTRES  
ENVELOPPES  
FACTURES  
REÇUS  
PUBLICITÉ

●  
TRAVAIL PARFAIT  
PRIX RAISONNABLE  
SERVICE RAPIDE

MArquette 8161

**IMPRIMERIE RICHELIEU  
LIMITÉE**

1292, Ste-Elisabeth

Montréal

# Devenez membre de notre club

## LES DEUX LIVRES DU MOIS

Aventure autour du monde

1 — L'EXTREME-ORIENT EN FEU  
par Jacques HEBERT

232 pages, 29 photos, 10 dessins, 4 cartes, \$1.75

VALEUR : \$4.25 — PRIX SPÉCIAL : \$2.50

LIVRES VEDETTES D'AVRIL

LA FAMILLE DES CHANTEURS TRAPP

par Maria-Augusta TRAPP

314 pages, 41 photos, \$2.50



L'EXTREME-ORIENT  
EN FEU

Jacques Hébert

L'un des récits de voyages les plus captivants qui soient. Journaliste indépendant, l'auteur a eu ses entrées partout. Les contrées visitées nous apparaissent sous un jour nouveau. Ce livre contient d'étonnantes révélations sur la guerre de Corée, le commerce clandestin avec la Chine communiste, la lutte désespérée en Indochine, etc.

232 pages, 10 dessins,  
29 photos, 4 cartes.



LA FAMILLE DES  
CHANTEURS  
TRAPP

M.-A. Trapp

"Cette lecture a été pour moi un véritable régal littéraire et plus de l'intérêt soutenu que suscitent les péripéties de la vie de cette famille exceptionnelle. On retrace constamment des pensées empreintes d'une philosophie très profonde de la vie, d'une élévation de cœur et d'une finesse d'esprit remarquables."

Trefflé Boulanger,  
C.E.C.M.

314 pages, 41 photos.

Veillez m'inscrire dans votre club "Les deux livres du mois" et me faire parvenir les deux livres vedettes d'avril. Je m'engage à acheter, au cours des prochains douze mois, au moins quatre des sélections mensuelles offertes pendant cette même période. Veuillez m'envoyer gratuitement, votre lettre mensuelle aux membres du Club.

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE..... PROV.....

- [ ] ci-joint \$2.50 pour les vedettes d'avril.  
[ ] ci-joint \$7.50 pour les vedettes des 3 mois à venir.  
[ ] ci-joint \$28.00 pour les 12 mois à venir.  
[ ] je paierai après réception de chaque envoi.



Les deux livres du mois  
25 est, rue Saint-Jacques  
MONTRÉAL \*Plateau 8335

### NOTRE ORGANISATION

Chaque mois, nous offrons aux membres de notre club, à prix très réduits, deux volumes de publication récente qui ont été reconnus les meilleurs ouvrages du mois. On est libre d'accepter les volumes offerts, toutefois pour bénéficier des avantages du club, il faut acheter dans l'année au moins 4 des sélections proposées. Une circulaire annonçant les prochaines sélections est envoyée à nos membres à chaque mois. Si l'on n'est pas intéressé à l'un des livres offerts, on peut choisir un volume substitué dans une liste envoyée à cette fin.

### NOTRE BUT

Procurer au public des ouvrages de grand intérêt — romans, biographies, récits de voyages, etc. — qu'il puisse lire avec profit, sans crainte d'être bléssé dans ses convictions religieuses.

### NOS MEMBRES

Toute personne désireuse qu'on fasse pour elle un choix judicieux parmi les volumes qui chaque mois se publient en langue française dans le monde.

### EN MAI

L'INDE AUX MYSTÈRES, par Jacques Hébert  
224 pages, 26 photos, 2 cartes  
CRI DES PROFONDEURS, par Georges Duhamel, 246 p. Les 2 vol.: \$2.50 (port compris)

### EN JUIN

L'ASIE MUSULMANE, par Jacques Hébert,  
248 pages, 26 photos, 3 cartes  
Le MAQUIS DE DIEU, 264 p., par le R. P. George. Les 2 vol.: \$2.50 (port compris)